

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCES DE L'ACTIVITÉ PHYSIQUE

PAR  
SOPHIE DUQUETTE

RECHERCHE SOCIO-HISTORIQUE SUR LES FEMMES  
DANS LA SPHÈRE SPORTIVE AU QUÉBEC (1890-1995)

DÉCEMBRE 1999

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## RÉSUMÉ

Le mémoire porte sur la pratique sportive des femmes au Québec, depuis la fin du XIXe siècle, parallèlement à l'univers des valeurs développées et diffusées par les instances religieuses, pédagogiques, sociales et politiques. Ces institutions ont exercé des pouvoirs sur les femmes, soit par leurs interventions directes, soit par leurs idéologies.

De nombreuses sources documentaires ont été consultées, dont plusieurs archives portant sur différentes pratiques sportives, certaines datant de la fin du dernier siècle. Ces documents ont permis d'obtenir une banque de renseignements pertinents sur les débuts du sport et ce, afin de tracer l'évolution de la pratique féminine.

En ce qui a trait à la méthodologie employée, l'analyse conceptuelle s'est avérée la plus judicieuse, compte tenu du type de recherche. En effet, c'est sous une approche historico-critique que la recherche a été abordée. Des concepts principaux ont été d'abord soulevés afin de bien cerner l'objet d'étude. Ce sont entre autres la femme, le sport, et la société québécoise. Le corps de la recherche représente donc l'analyse de leurs différentes dimensions. Le premier chapitre porte essentiellement sur la description de la méthode d'analyse et son application.

Les grandes lignes de l'évolution féminine dans la société québécoise sont exposées dans le deuxième chapitre. Elles nous renseignent sur la position sociale des

femmes, selon les différentes époques. Cette étape est très importante puisqu'elle constitue la mise en contexte.

Les premières présences féminines à l'intérieur d'un contexte sportif sont abordées au troisième chapitre. D'abord en tant que spectatrices, les femmes peu à peu deviennent elles-mêmes des figures sportives. Mais comme toute nouveauté, ces pionnières s'attirent majoritairement des critiques fermes. Quelques-unes fondées, d'autres, tout à fait farfelues, elles font l'objet du quatrième chapitre.

Le dernier chapitre porte sur les difficultés qui persistent toujours malgré tout l'avancement et les efforts constants. En d'autres mots, ce qu'il en est du sport féminin pratiqué par les Québécoises de nos jours.

L'ensemble de la recherche démontre clairement qu'il existe un lien très étroit entre la socioculture et l'évolution de la présence sportive féminine, au fil des époques. Les consentements et les interdictions face au sport féminin sont déterminés par les valeurs prônées par les grandes institutions.

## REMERCIEMENTS

L'élaboration de ce mémoire a nécessité l'apport de plusieurs personnes dont les connaissances et les conseils m'ont été d'une aide précieuse.

En premier lieu, j'aimerais remercier mon directeur, M. Lucien Vachon, pour avoir accepté de vivre une aventure différente et d'avoir cru au projet. Merci également à M. Jean-Marc Paradis pour son temps, ses encouragements et pour ses nombreux conseils sur la rédaction.

J'aimerais sincèrement remercier M. Donald Guay. Vous avez été totalement disponible pour répondre à mes nombreuses interrogations. Vous avez plus d'une fois éclairé ma lanterne. Je suis également très reconnaissante de la multitude de documents que vous avez mis à ma disposition. Vous avez été mon guide et sans vous, rien n'aurait été possible. Je l'apprécie énormément.

Également, je voudrais remercier Mme Élyse Grenier du volet féminin de Hockey Québec, M. Philippe Nasr de Basket-ball Québec, M. Sylvain B. Lalonde de Baseball Québec et tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont donné un bon coup de main dans ma recherche de données.

Finalement, j'aimerais remercier ma famille, surtout mes parents, pour leur foi en mes capacités, leurs innombrables encouragements au cours de la rédaction, remplie de hauts et de bas. Ce mémoire est pour vous. Merci à mes frères pour les multiples dépannages informatiques, bien souvent à toute heure du jour et de la nuit. Je ne voudrais pas oublier mon compagnon Daniel qui a toléré mon désordre, mes livres ouverts partout, l'ordinateur sur la table de cuisine. Merci pour ta patience et pour tes petits mots encourageants.

Sans vous tous, je n'y serais pas arrivée. Vous avez fait en sorte que je puisse finalement dire: Mission accomplie!

## TABLE DES MATIÈRES

	Page
RÉSUMÉ .....	i
REMERCIEMENTS .....	iii
LISTE DES TABLEAUX ET FIGURES .....	viii
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRES	
I.    LE CADRE CONCEPTUEL .....	5
Définition de concept .....	6
Le concept de sport .....	10
Définition du concept de sport .....	11
Définitions des six dimensions constitutives du sport .....	12
Le concept de culture .....	17
Définition du concept de culture .....	18
La culture sportive .....	19
La culture sportive et les femmes .....	21
Le concept de société .....	24
Définition du concept de société .....	24
Sport et société .....	26

II.	LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE .....	31
	Son statut juridique .....	31
	Son rôle .....	37
	Épouse et mère de famille .....	37
	Rôle social à l'extérieur du foyer .....	40
	Son éducation .....	45
	Son éducation en milieu scolaire .....	46
III.	GÉNÈSE DE LA PRATIQUE SPORTIVE FÉMININE .....	51
	Une spectatrice salubre .....	52
	Une pratiquante suspecte .....	54
	La bicyclette .....	55
	Le baseball .....	58
	Le basket-ball .....	60
	Le golf .....	62
	Le hockey .....	63
	Une pratiquante qui s'affirme .....	65
IV.	LES OBJECTIONS À LA PRATIQUE SPORTIVE FÉMININE ....	72
	Les objections morales .....	72
	Les objections physiologiques .....	75
	Les objections esthétiques .....	80



L'esthétisme rencontre la morale: l'immodestie des modes .....	86
V. L'ÉTAT ACTUEL DE LA PRÉSENCE FÉMININE .....	90
Les contextes juridique et institutionnel .....	91
Les lieux de résistances .....	93
Les médias .....	99
Les performances féminines .....	102
Le clivage sexuel, pourquoi? .....	104
CONCLUSION .....	108
RÉFÉRENCES .....	117
ANNEXE	
A. Taux de participation dans le hockey féminin 1990-1999 .....	127

## LISTE DES TABLEAUX ET FIGURES

Tableau	Page
1. Taux de croissance de la main-d'oeuvre masculine et féminine 1931-1971 .....	43
Figures	
1. Processus d'analyse conceptuelle .....	8
2. Étapes de l'analyse conceptuelle .....	9
3. Modèle des interrelations causales entre les dimensions constitutives du sport comme système .....	16
4. Lady Minto à bicyclette .....	57
5. La golfeuse .....	62
6. Le hockey féminin .....	64
7. Le maillot de bain approuvé par la Ligue catholique féminine .....	88

La femme et le sport au Québec représente donc l'une des premières explorations de notre histoire sportive, par le biais des Québécoises qui l'ont expérimenté. C'est ce qui caractérise l'objet d'étude de cette recherche, qui couvre un peu plus d'un siècle, soit de 1890 à 1995.

Cette recherche veut tracer l'évolution de la pratique des sports par les femmes, mise en relation avec le contexte social et les facteurs socioculturels qui interdisent, limitent ou favorisent cette pratique. Par l'analyse des valeurs prônées par les institutions que sont la famille, l'école et l'Église catholique, il sera possible de développer et d'exposer les raisons de la présence tardive des femmes dans le milieu sportif.

La méthode employée à l'élaboration de cette recherche est historico-critique, c'est-à-dire que l'analyse et l'explication sont réalisées à partir d'un cadre conceptuel. Le premier chapitre porte en totalité sur l'emploi et le fonctionnement de cette méthodologie.

Puisque les Archives nationales du Québec ont peu de fonds concernant le sport, il a donc fallu explorer de nombreuses sources documentaires afin de recueillir les données nécessaires. Les archives historiques consultées sont de plusieurs catégories:

1. Les mandements, les lettres pastorales, les circulaires des évêques du Québec, qui permettent de connaître la position du clergé catholique.

2. Les manuels de pédagogie et les directoires de couvents qui indiquent les valeurs inculquées aux jeunes filles et les pratiques enseignées.
3. Les législations sur le statut de la femme.
4. Les revues féminines qui permettent de connaître les revendications des mouvements féministes.
5. Les biographies de femmes, notamment pour les études de cas.
6. Les journaux pour les événements et les problèmes ponctuels reliés à la pratique sportive féminine.
7. Les ouvrages (études et recherches) sur la pratique sportive féminine et l'entraînement pour connaître l'opinion scientifique.

Toutes ces sources de documentation ont été utiles afin d'obtenir une vue d'ensemble sur l'objet d'étude.

Une hypothèse a été également dégagée: les déterminants de la pratique sportive ne sont pas tant dans sa biologie, ou dans son état de femme, mais dans la socioculture.

La présente recherche se divise en cinq chapitres. La méthodologie, soit le cadre conceptuel, est exposé au premier chapitre. Le cheminement de la femme dans la société québécoise représente l'essentiel du second chapitre. C'est à travers ses rôles, ses quêtes et le déroulement de son quotidien qu'il sera par la suite possible de comprendre ses luttes.

Le troisième chapitre porte sur l'évolution de la pratique féminine. Il y est question de ses premières apparitions en milieu sportif et les réactions qu'elles suscitent.

Pour sa part, le chapitre quatre porte sur les objections émises à la pratique sportive par les femmes. Ces objections sont de trois ordres: morales, physiologiques et esthétiques. Elles y sont développées et justifiées, par rapport aux époques.

Finalement, le dernier chapitre nous entretient sur l'état actuel de la pratique féminine. Il y est question entre autres des contextes juridique et institutionnel, des gains obtenus par les sportives, et les lieux où elles doivent encore lutter pour se faire une place et être reconnues.

La quête du droit à la libre pratique du sport par les femmes ne s'est pas faite en un jour et la bataille ne fut pas de tout repos. Cette recherche permet d'en témoigner. Elle permet également de constater qu'elles ne sont pas au bout de leurs peines, puisqu'elles doivent toujours vaincre les préjugés et les stéréotypes, à l'intérieur d'une société qui se dit moderne et évoluée.

## CHAPITRE 1

### LE CADRE CONCEPTUEL

Définir les phénomènes, les objets, les individus, en détaillant leurs caractéristiques propres contribue grandement à la compréhension du monde qui nous entoure. Pouvoir discriminer, raisonner et être capable d'abstraction permet à l'homme de mieux se situer, de connaître son milieu et de se distinguer des autres êtres vivants. La connaissance d'un phénomène survient généralement après l'avoir décomposé en fragments constitutifs. En guise d'exemple, pour connaître et comprendre le système solaire, il faut inévitablement étudier les planètes qui le composent.

Aussi, pour comprendre ce qu'est le cadre conceptuel, il importe de définir le vocable de concept et de ses constituants. Ces définitions vont permettre de comprendre la procédure utilisée dans le cadre de cette recherche. On fera appel à de nombreux concepts au cours de cette recherche. Évidemment, les définir tous serait exhaustif. En revanche, certains concepts tels que le sport, la culture et la société le seront pour une raison essentielle: ils déterminent l'objet de la présente étude socio-historique. D'autres concepts, comme le sexisme et la discrimination, seront décrits en temps opportun

### Définition de concept

Rassembler les particularités et les distinctions directement observables d'un phénomène, c'est le conceptualiser. « Le concept est une représentation rationnelle, comprenant les attributs essentiels d'une classe de phénomènes ou d'objets » (Grawitz, 1990, p. 23 ). Il représente un instrument méthodologique qui va cerner l'objet d'étude, c'est-à-dire que l'objectif de la recherche va prendre forme en reliant tous les concepts importants entre eux, d'où la nécessité de les définir le plus précisément possible. Il est aussi nécessaire que cette recherche s'appuie sur des faits directement vérifiables. Le dessein de l'analyse conceptuelle est de rendre empiriquement observable les différentes facettes d'une étude et de permettre de la faire reposer sur des bases solides et vérifiables, ce qui ne peut la rendre que plus crédible.

Toute recherche s'appuie sur une récolte de données. Avec tout cet ensemble d'informations, il faut entreprendre un triage, classer les données pertinentes et mettre de côté, les autres. C'est pourquoi, dans l'élaboration d'une analyse conceptuelle, deux formes de concepts sont possibles: le concept théorique et le concept opérationnel (Lacasse, 1991, p. 25). Le concept théorique possède une définition générale, peu claire et souvent superficielle, telle qu'on peut la retrouver dans un dictionnaire. Elle ne distingue aucune catégorie d'éléments, comme si tout allait dans le même panier. À titre d'exemple, les poissons sont des vertébrés vivants dans l'eau certes, mais il existe plusieurs espèces de poissons. Chacun possède des caractéristiques qui les différencient

des autres, d'où l'importance de catégoriser pour amener plus de rigueur et de compréhension.

Le concept peut être plus ou moins compréhensible, selon l'étendue des caractéristiques qu'on lui a retenues. Il est possible d'enrichir le concept si celui-ci ne répond pas assez bien à ce que l'on veut mettre à l'étude. De toutes ses propriétés, il ne faut conserver que les éléments les plus susceptibles de le délimiter de façon adéquate. De cette manière, le concept ne peut être confondu avec aucun autre. Un concept qui se définit avec moult détails, de façon précise par rapport au sujet de recherche, est un concept opérationnel. Ce qui amènera bientôt à traiter des dimensions et des indicateurs. Ces deux composantes apportent davantage de précision au concept afin de le rendre opérationnel.

Il existe deux grandes étapes à l'élaboration d'un cadre conceptuel: la spécification conceptuelle et l'intégration conceptuelle (Tremblay, 1968, p. 58-60).

La spécification conceptuelle consiste en la recherche des éléments qui constituent le concept étudié. Ces éléments en sont les dimensions. Les dimensions sont autant de volets qu'on prévoit observer. Par exemple, si on étudie le concept de racisme, les termes-clés à retenir seraient probablement « race », « hostilité » et « injustice ». Ces dimensions forment alors plus précisément le concept. Suite à ce premier pas, il faut les enrichir par des informations additionnelles, par des indicateurs. Ceux-ci informent de la



présence ou non du phénomène que la dimension désigne. Si l'on se rapporte à l'exemple plus haut, les indicateurs de « race » pourraient être « ethnie », « nation » ou « peuple ». On dit bien pourraient parce que la sélection des dimensions et des indicateurs par leur importance en rapport avec l'étude menée, et par leur nombre est laissée au choix du chercheur. Aussi, les indicateurs de la dimension « hostilité » pourraient se traduire par les expressions « antipathie », « haine » ou « ressentiment » et finalement, les indicateurs du terme « hostilité » pourraient ressembler à « partialité », « arbitraire ». C'est donc par l'occurrence de ses dimensions et de ses indicateurs, qu'on peut découvrir la présence du concept étudié. La figure 1 illustre bien le processus de l'analyse conceptuelle:

CONCEPT THÉORIQUE	CONCEPT OPÉRATIONNEL	
Concept	Spécification conceptuelle	Intégration conceptuelle
	Dimensions	Indicateurs

Figure 1. Processus d'analyse conceptuelle.

C'est lorsque que toutes ces étapes sont franchies que le concept devient alors facilement observable et qu'il peut, du même coup, être vérifiable. L'ensemble des concepts retenus, c'est-à-dire ceux qui représentent le mieux la problématique du

phénomène, forment alors le cadre conceptuel. L'étendue de la recherche est alors bien cernée. La figure 2 démontre les étapes de l'analyse conceptuelle:

CONCEPT		
Dimension X	Dimension Y	Dimension Z
Indicateurs X <sub>1</sub> , X <sub>2</sub> , X <sub>3</sub> , X <sub>4</sub> ...	Indicateurs Y <sub>1</sub> , Y <sub>2</sub> , Y <sub>3</sub> , Y <sub>4</sub> ...	Indicateurs Z <sub>1</sub> , Z <sub>2</sub> , Z <sub>3</sub> , Z <sub>4</sub> ...

Figure 2. Étapes de l'analyse conceptuelle.

La nécessité du cadre conceptuel vient du fait qu'un travail qui se veut scientifique doit exposer et clarifier sa terminologie.

« Aucune observation objective ne peut se faire sans utiliser des concepts qui organisent la réalité en retenant les dimensions distinctives du phénomène sous observation. La réalité à étudier est définie au moyen de concepts qui permettent d'objectiver le phénomène ».

(Guay, 1993, p. 29)

L'analyse conceptuelle, développée plus particulièrement par le sociologue américain Lazarsfeld (1970), est une méthodologie qui s'applique bien dans une telle recherche socio-historique, puisqu'en parlant de l'avènement des femmes dans le sport, il sera inévitable de traiter des barrières rencontrées et donc de sexisme, de préjugés, de discrimination. C'est pourquoi il sera important de définir ces concepts afin de pouvoir les identifier à l'intérieur de situations données.

### Le concept de sport

Le sport est de nos jours un phénomène courant, puisqu'il se pratique de façon universelle et par un nombre toujours croissant d'adeptes. L'intérêt que génère le concept de sport au XX<sup>ième</sup> siècle est considérable et il n'est pas surprenant de constater le nombre grandissant d'études voir le jour sur ce thème. Cependant, l'adhésion générale à une définition du sport pose un problème, encore aujourd'hui. Sport, activité physique, loisir, récréation sont autant de termes employés de façon confuse et diffuse, bien souvent sans considération à leur sens propre. Bien que cette confusion n'ait pas vraiment de portée dans la discussion de tous les jours, il n'en est pas de même pour la recherche scientifique. L'exactitude de la terminologie y est alors primordiale. Il faut tout d'abord préciser le sens dans lequel on entend élaborer le concept de sport. Il ne sera pas question ici de sport à l'intérieur d'un univers idéologique (loisirs, éducatif, etc.) ce qui ne serait

qu'une expression du sport. Non, le concept de sport vise à atteindre le sens générique du phénomène.

### Définition du concept de sport

Est-il possible de circonscrire le plus exactement possible le phénomène de sport? Au cours de son étude épistémologique sur la culture sportive, Guay ( 1993 ) propose une définition phénoménologique. Selon lui : « Le sport est une activité physique compétitive et amusante, pratiquée en vue d'un enjeu selon des règles écrites et un esprit particulier, l'esprit sportif, fait d'équité, de désir de vaincre et de loyauté ». Même si, selon l'auteur, cette définition n'a pas la prétention d'être absolue, elle permet d'éclairer ce qu'est la sphère sportive. Grâce à ses dimensions et ses indicateurs, elle rend possible la distinction entre une activité dite « sportive » et celle qui ne l'est pas. Pour qu'il y ait sport, toutes les dimensions doivent y figurer. Cette définition, construite à l'aide d'une méthode empirique, soit l'analyse conceptuelle, emploie des termes-clés qui s'observent facilement dans la réalité à étudier et qui délimitent le champ sportif. À l'intérieur de cette définition, les termes-clés sont l'activité physique, la compétition, l'amusement, l'enjeu, les règles, et l'esprit sportif, qui comprend l'équité, la loyauté et le désir de vaincre. Ce sont les dimensions du concept de sport. Les dimensions sont le prolongement de ce qu'entend approfondir le chercheur et cernent davantage l'objet d'étude.

### Définitions des six dimensions constitutives du sport

Il est important à ce stade de définir les six dimensions constitutives du sport. La description n'entrera pas ici dans les détails puisqu'elle ne constitue pas le noyau de la recherche, mais bien une mise au point sur la terminologie.

La toute première dimension est celle d'activité physique. Pour qu'on puisse parler de sport, il doit invariablement y avoir un élément corporel, un mouvement, un déplacement volontaire du corps. Cette dimension représente entre autres le volet dynamique et mécanique de l'organisme où le terme « physique » prend son sens par exemple, aux niveaux cardio-vasculaire et musculaire. Évidemment, presque tous les sens humains sont mis à contribution lors d'une activité physique mais l'aspect moteur demeure dominant, même lorsque l'être humain agit, il le fait totalement.

Vient ensuite la dimension de compétition. Elle se définit comme étant la rencontre où les performances se comparent, qui est alimentée par le désir de gagner, d'être le meilleur. Les adversaires doivent s'affronter pour décider d'un vainqueur en confrontant le calibre. La compétition n'a de valeur que lorsque les rivaux jouent à leur pleine mesure et où le dépassement de soi guide leurs efforts. Le désir de l'emporter doit primer et non celui de simplement participer, contrairement à l'adage populaire (prôné

entre autres aux Jeux du Québec ) où l'importance n'est pas de gagner, mais de prendre part à la compétition.

La notion d'amusement est aussi essentielle. Bien que le sport engendre une rivalité, l'agrément doit y détenir une place prédominante. Le sport se doit d'être pratiqué par plaisir, pour les bénéfices ludiques qu'on peut en retirer. Le concept d'amusement doit être considéré au sens d'exécuter une activité pour le plaisir, ce qui n'exclut pas l'intérêt, ni la passion. L'amusement serait directement relié à la motivation de l'athlète. Toujours selon Guay ( 1993, p. 47), la motivation « vient de l'exécution ou l'accomplissement d'une activité gratifiante ». Aussi, elle délimite jusqu'où la compétition doit aller, pour ne pas que celle-ci ne dégénère en conflit, afin que la rencontre demeure loyale.

La quatrième dimension du sport est l'enjeu. Il doit y avoir un but, un gain pour que l'intensité de la compétition puisse atteindre son paroxysme. Sans enjeu, l'intérêt est moindre, et la rivalité perd de son importance. L'enjeu se présente sous plusieurs formes, que ce soit une médaille, un montant d'argent, le prestige que la victoire apporte, mais il représente toujours une valeur qu'il faut s'approprier au détriment d'un adversaire.

Même si la victoire doit représenter l'ultime but à atteindre, elle ne doit pas s'acquérir de n'importe quelle façon, puisqu'on doit tenir compte des règles. Tous les participants doivent s'y conformer sans exception, puisqu'y déroger entraîne

généralement une pénalité. En fait, les règles permettent une comparaison équitable entre les adversaires puisque ceux-ci doivent se conformer aux mêmes restrictions.

Sans règlement, l'activité sportive n'a plus de raison d'être, le désordre y règnerait car chacun irait alors de sa propre conception de l'activité.

Il existe plusieurs facettes à l'intérieur des règles. La force, le poids, l'âge des adversaires, les directives techniques concernant la façon dont le sport doit être pratiqué, en sont des exemples. Cependant, toutes se rejoignent à des fins d'équité, de justice pour les deux opposants. Cette variable d'équité est traitée dans un prochain paragraphe.

La pratique d'un sport doit se faire à l'intérieur d'un esprit particulier, c'est-à-dire l'esprit sportif. Dans la pratique d'un sport d'équipe, chaque joueur doit en arriver à mettre de côté sa dimension personnelle au compte de ses coéquipiers. Le basket-ball en guise d'exemple, se pratique à l'aide d'une stratégie d'équipe. Il doit y avoir des interactions entre les joueurs, que ce soit simplement pour passer le ballon. De plus, l'esprit sportif se compose de valeurs qui conditionnent les gestes des athlètes, en vue d'une pratique saine. Cet esprit ne se limite donc pas seulement aux athlètes mais à tous ceux qui opèrent dans la sphère sportive, c'est-à-dire aux entraîneurs, arbitres, organisateurs et spectateurs. Ces valeurs sont connues comme étant l'équité, le désir de vaincre et la loyauté.

La dimension de compétition est un volet des plus importants dans le sport. Cependant, pour que celle-ci ait une quelconque valeur, il faut lui accoler une notion de

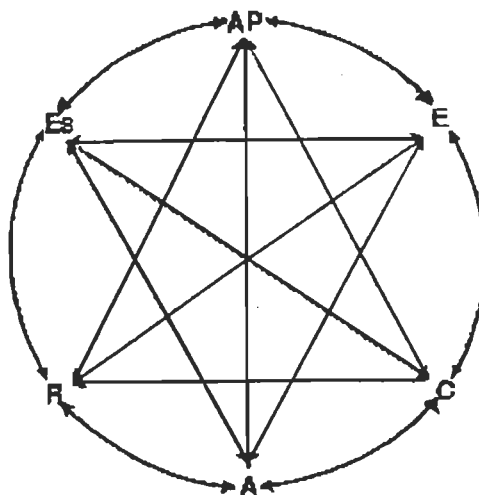
justice, une notion d'équité. C'est-à-dire que les adversaires qui se rencontrent doivent être le plus possible d'un même calibre, d'une force semblable. Toutefois, il est pratiquement impossible d'être en face de deux adversaires de force tout à fait égale. Le contraire entraînerait irrémédiablement un désintérêt pour la rencontre. L'engouement serait moindre si les spectateurs ne pouvaient plus se demander qui sera le vainqueur ? Il faut qu'il subsiste une certaine incertitude quant aux conclusions de la confrontation car chacun des rivaux possède un « potentiel de vaincre ». Bien entendu, il existe parfois des joutes nulles où l'on acquiesce à l'égalité des deux camps mais généralement, lorsqu'il est impératif de connaître un vainqueur, par exemple au hockey en séries éliminatoires, on introduit une période supplémentaire pour enfin déterminer un gagnant.

Quel serait l'intérêt d'une rencontre entre adversaires si ceux-ci ne possédaient pas un désir profond d'être le vainqueur ? Probablement nul puisque le désir de vaincre est l'essence même de la compétition. Le but à atteindre, c'est-à-dire la victoire, est renforcée par l'enjeu, que ce soit le fait de s'approprier un nouveau titre, une médaille, rehausser son prestige ou tout simplement détenir la satisfaction personnelle d'avoir été le meilleur.

Finalement, la loyauté constitue la dernière valeur de l'esprit sportif. La concurrence doit se faire cordialement et dans l'honnêteté. Les opposants se doivent de se mesurer sans transgresser les règles imposées, et à l'intérieur de l'esprit dans lequel on doit évoluer. Donc, la manière de se confronter doit être respectueuse, sans excès de violence. Alors, que le meilleur gagne ! Toutes ces dimensions constitutives du sport sont



des composantes inter-reliées. Elles forment un cadre systémique, puisqu'elles forment un ensemble, voire même un tout. Voici à quoi ressemble le système:



**Ap:** activité physique

**A:** Amusement

**E:** Enjeu

**R:** Règle

**C:** Compétition

**Es:** Esprit sportif

Figure 3. Modèle des interrelations causales entre les dimensions constitutives du sport comme système ( Guay, 1993, p. 107).

Elles s'influencent constamment les unes les autres, c'est-à-dire qu'elles n'ont de sens que si elles sont prises toutes à la fois, puisqu'elles sont interactives. La modification de ces dimensions entraîne automatiquement une altération de l'importance des autres. Cela peut facilement se vérifier. Lorsqu'on modifie l'impact de l'une des dimensions, toutes les autres s'en ressentent. Par exemple, si on diminue la portée de l'enjeu, le désir de vaincre sera à la baisse et la compétition sera alors moins intense. L'intensité de l'activité physique faiblira et probablement que les règles ne seront pas aussi strictes, mettant l'équité et la loyauté en péril. La dimension d'amusement sera peut être plus importante que celle de gagner.

### Le concept de culture

Le monde dans lequel nous vivons façonne nos agissements puisqu'il est constitué de libertés et d'interdits. Ces dernières sont elles-mêmes établies en fonction des valeurs qu'un ensemble de personnes s'est donné. En d'autres mots, nos comportements sont conditionnés par la culture dont nous faisons partie en tant que société. Si l'on doit parler de culture, il faut alors préciser le concept et en fournir une définition.

### Définition du concept de culture

Selon le sociologue Rocher (cité dans Augustin et Sorbets, 1996, p.21), la culture est « un ensemble de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte » et c'est ce qui différencie une société par rapport à une autre. Cette définition englobe toutes les dimensions morales, artistiques, religieuses et intellectuelles qui représentent une collectivité et qui forment la culture d'un peuple. Elle se lègue par transmission des valeurs qui la composent de générations en générations, entre autres par l'entremise des principales institutions que sont la famille et le milieu scolaire. Elle doit donc survivre à travers les époques afin d'entretenir les origines, les coutumes d'une collectivité, sinon elle tendra à disparaître. En guise d'exemple, prenons la culture amérindienne qui, de nos jours, doit lutter pour la sauvegarde de son mode de vie. Elle tente de conserver ses habitudes et ses traditions sans devoir s'assimiler et, de surcroît, perdre ses racines. Cet exemple démontre également que la culture différencie les peuples entre eux. La culture québécoise est propre à elle-même, bien que certains de ses éléments constitutifs peuvent être semblables à une autre, telle que la langue, la religion, le mode de vie. Disons que la culture est comparable à une empreinte digitale qui identifie le mode de vie d'un regroupement d'individus, si bien qu'elle va jusqu'à modeler la personnalité de l'homme (goûts, valeurs, moyens d'expressions).

### La culture sportive

Depuis une dizaine d'années, le terme « culture sportive » a fait son apparition dans le langage sportif. Puisque la culture est l'identité et l'expression d'un peuple, il a fallu y ajouter une dimension sportive, vu l'ampleur du phénomène. « Pratiquement toutes les expressions de la vie humaine doivent être considérées comme faisant partie de la culture », selon Grupe, dans son allocution sur la culture sportive au symposium international sur le sport tenu à Québec, en mai 1990. La culture a longtemps été considérée comme un amalgame de littérature, de poésie, d'art et de musique classique, c'est-à-dire d'un ensemble d'aspects intellectuels. Il n'est pas surprenant de n'y avoir retrouvé aucune perspective du domaine sportif pendant longtemps. Toujours selon Grupe, à l'intérieur de son article sur le volet sportif de la culture, « il ne suffisait que de regarder un stade bruyant, une arène de boxe enfumée, un vestiaire empestant la transpiration pour n'y voir aucune trace de culture ».

Pourquoi aujourd'hui ce changement ? Vu la popularité des activités sportives et l'impact que le sport a engendré, il a bien fallu se rendre à l'évidence et accorder au sport une facette culturelle. Le sport fait maintenant partie du mode de vie. Il faut rendre à César ce qui revient à César et reconnaître que le sport occupe une place importante au sein de la vie des Québécois. Par exemple, il suffit de se rendre compte, à la télévision, de l'engouement suscité par le sport professionnel, qui occupe la ferveur populaire lors de la présentation des rencontres, de l'intérêt porté à la diffusion des bulletins sportifs, de la

popularité des sections réservées aux sports dans les quotidiens, du taux de vente des magazines spécialisés comme *Sports Illustrated*, des centres sportifs qu'il faut agrandir faute de place et du succès des boutiques de sport en ascension fulgurante, pour reconnaître qu'on assiste à un fait incontournable. Le réseau québécois de télévision spécialisé sur le sport (RDS) a produit une série de publicités qui insiste sur le fait qu'il ne produit pas d'émission culturelle, ce qui a soulevé des protestations. Le retentissement du fait sportif sur la culture se fait sentir en grande partie au niveau des médias, des affaires et même de la politique. Qui, en 1999, oserait contredire le fait que le hockey fait irrémédiablement partie de la culture québécoise ?

Puisque la culture se perpétue par la transmission des valeurs, le sport en tant que tel en est un véhicule, car il représente une institution, tout comme l'école et la famille. Ses éléments constitutifs se propagent et se répètent de générations en générations. Le sport est devenu un héritage parce qu'il est un outil de représentation culturelle. Il sert donc à l'expression de l'identité d'une collectivité. Il est devenu un phénomène de culture puisque les valeurs, les normes et les modèles comportementaux qui lui sont reliés ont une influence sur le mode de vie de l'être humain.

### La culture sportive et les femmes

Le sport a été conçu par des hommes et pour des hommes. Longtemps, il est demeuré une affaire de mâle. Aussi, s'il existe toujours un malaise à accepter les femmes à l'intérieur du domaine sportif, c'est que les valeurs égalitaires tardent à évoluer. « Toute différence est une question de culture (...). Les disparités psychologiques relationnelles et d'attitudes dans la vie sont des simples produits d'une culture discriminante ». (Cagical, 1981, p. 101).

Le sport, pris dans un contexte culturel, représente selon Lenskyj ( 1994, p. 6 ) : « un aspect de reproduction des inégalités sociales ». Les femmes sont rébarbatives face aux valeurs sous-jacentes du sport, dont la compétition qui fait ressortir les attributs de rivalité, d'agressivité. Bredemeier ( 1983, cité dans Lenskyj, 1994, p. 11 ), avance que « le modèle agressif structuré et réglementé qui domine le sport de compétition peut faciliter la fonction sociale chez les hommes, mais il peut avoir un effet complètement inverse chez les femmes ». Le sport, en tant que système, reproduit les diverses formes de discrimination et de harcèlement ( Geadelman, Grant et Slatton, 1977 ). Cette constatation provient de l'impact engendré par l'idéologie culturelle traditionnelle voulant que l'homme doit posséder des attributs virils où ceux-ci sont développés et déployés entre autres, à l'intérieur de rencontres sportives, là où les confrontations d'ordre compétitif le permettent. De plus, le sport en tant que tel a, jusqu'à maintenant, entretenu

la fausse conception qu'il existe des sphères d'activités qui demeurent des domaines réservés aux hommes.

Un sujet tel que l'accès des femmes à l'intérieur du clan sportif fait ressortir toutes sortes de problématiques telles que la discrimination, le sexisme et le maintien de stéréotypes. Ces trois concepts méritent évidemment qu'on s'y attarde, vu leur omniprésence.

La discrimination représente une opinion, une appréciation divergente vis-à-vis un individu ou des « préjugés » défavorables envers les capacités de quelqu'un. Ce jugement purement subjectif, se construit et se nourrit d'idéologies formées à l'intérieur même de la culture, donc à même le quotidien des gens. Elle se caractérise par une action d'isoler et de traiter différemment certains individus ou un groupe en entier par rapport aux autres. L'acceptation est une ouverture d'esprit qui peut être difficile à effectuer si, depuis des années, la tradition et les valeurs dictent le contraire.

Lorsqu'en plus la discrimination se fonde sur le « genre », on assiste alors à une autre forme de jugement sans fondement, c'est-à-dire le sexisme:

« Le sexisme fait référence à l'idéologie qui justifie l'inévitabilité entre les hommes et les femmes. Dans une société comme la nôtre, le sexisme inclut des croyances acceptées sans aucune critique, enracinées dans la biologie, la religion, la psychologie, la philosophie, l'histoire, l'art, etc. Ces fausses croyances sont entretenues par la famille, l'Église, l'école, le gouvernement, le monde des affaires et les autres institutions sociales ».

( Boutilier et San Giovanni, 1983, p. 94 )

Pour sa part, le Conseil du Statut de la Femme (1978, p.1), définit le sexisme comme étant « une orientation qui favorise un sexe en faveur de l'autre. Par analogie avec le terme de racisme, le sexisme est une discrimination basée sur le sexe ».

Il serait impossible d'élaborer une étude sur les femmes et le sport sans toucher le problème qu'est le sexisme. Et qu'en est-il du phénomène des stéréotypes ? Ce sont généralement des idées, des convictions le plus souvent erronées qui, répétées, s'ancrent peu à peu dans le mode de pensée collectif. Toujours selon le Conseil du Statut de la Femme (p.1), les stéréotypes représentent « un modèle rigide et anonyme à partir de quoi sont reproduits de façon automatique des images et des comportements. Une femme faible et un homme fort sont des stéréotypes ».

Ces trois concepts ont au moins une chose en commun: ils prennent tous leurs origines à partir de préjugés formés bien souvent par l'ignorance et entretenus malgré elle par la culture conservatrice.



### Concept de société

L'être humain, bien qu'il soit un être individuel, a toujours vécu en collectivité depuis le début des temps. Il est un être « social » qui a besoin d'interagir avec ses semblables que ce soit pour se divertir, se socialiser ou, à la limite, survivre; il a compris qu'il a besoin des autres. Comme le mentionne le dicton: l'union fait la force. C'est pourquoi il s'est regroupé, formant ainsi une « communauté », une société.

### Définition du concept de société

La société est un ensemble organisé d'individus qui a pour but l'intérêt de ses membres. Elle est caractérisée par ses lois, ses règles, ses normes qu'elle impose et agit comme de balise, où elle organise ses membres de façon hiérarchique. La culture représentant davantage une dimension d'expression, un milieu d'échanges, disons que la société, pour sa part, en est le périmètre. La culture peut être comparée, par exemple, à une cellule de la société, et c'est à l'intérieur de celle-ci qu'elle se manifeste.

La structure sociale s'échafaude à partir de trois dimensions importantes: les rôles, les normes et le statut ( Guimont, sous la dir. de Vallerand, 1994, p. 669 ).

À l'intérieur d'un groupe, chaque membre doit s'acquitter d'une tâche, détenir une fonction afin d'assurer le bon fonctionnement de l'ensemble. Il s'associe donc d'une notion de « responsabilité », puisqu'on s'attend à ce que chacun accomplisse son rôle. Bref, le rôle est « un ensemble de comportements attendus et jugés appropriés pour un individu occupant une certaine position dans un groupe » ( Sarbin et Allen, 1968, cités dans Vallerand, 1994, p. 670 ).

Ensuite, vient la réglementation ou en d'autres mots, les normes. Elles régissent implicitement les comportements, appropriés ou non, l'intérieur d'une situation particulière. Par exemple, les infirmières d'un hôpital doivent se conformer au port d'un uniforme pour travailler; c'est une norme. Celles qui ne s'y conformeraient pas essuieraient des réprobations de la part de leurs pairs. En dehors de leur milieu de travail, elles sont libres de se vêtir à leur guise. À l'intérieur d'une société, les normes guident les conduites des membres.

Finalement, la société attribue un statut en référence à sa structure hiérarchique. Cette troisième dimension interagit avec les rôles et les normes. Les individus d'un même groupe détiennent un statut qui les différencie des autres et qui dicte leurs rôles. Aussi, les normes ne s'appliqueront pas de la même façon dépendamment du statut. Plus le statut est élevé, plus le prestige qui s'y rattache est grand. Selon Brown (1988, cité dans Vallerand 1994, p. 670 ), « on observe que les membres ayant un statut élevé peuvent s'écarter plus facilement des normes du groupe que ceux qui ont un statut faible ».

### Sport et société

Le sport est-il un phénomène sociétal ? La réponse semble sans équivoque pour Jeu ( 1990, p. 21 ) : « Le sport est une société au sein de la société. Il en dépend ». Il est même le « reflet de grandes évolutions ». Jamet ( 1991 ) parle du sport comme d'un élément de société à cause des « convergences étroites » qu'il partage. Le sport, tout comme une société démontre une organisation hiérarchisée où chaque personne exécute une fonction précise. Depuis les années 70, les études sociologiques considèrent de plus en plus le terme « sport » comme une institution sociale. Il dispose de la plupart des caractéristiques des autres institutions sociales déjà établies telles que les codes, les règles de conduite et la structure organisationnelle.

« Dire que le sport est devenu un phénomène social, c'est le présenter comme une activité étendue, multiforme et omniprésente dans la vie courante, imbriquée dans toute une série de préoccupation relevant d'institutions sociales aussi variées que l'école, l'armée, la santé, les services sociaux, les loisirs, etc. ».

( Clément, p.54. Dans Clément, Defrance et Pociello, 1994.)

Weis ( 1990, p. 207-220 ), évoque certains principes justifiant le nouveau statut du sport. Premièrement, l'institution sportive, par sa pratique, satisfait des besoins fondamentaux de l'être humain, dont ceux de mouvement, du jeu, de la compétition et de l'amusement. Deuxièmement, elle possède des règles d'organisation qu'elle a préalablement établies et qu'elle se charge de faire respecter. Le sport est également une méthode de contrôle comportemental en échafaudant des rôles sociaux. Finalement, l'institution sportive subit l'action et les effets des autres institutions en place, et vice versa. Le sport a donc droit au même titre d'institution que prétendent la famille, la religion, l'économie et même la politique.

Les liens entre le sport et la société sont innombrables. La question est sûrement de savoir quelles sont les utilités du sport pour le système social. A-t-il différents rôles à jouer ? Si oui, quels sont-ils ? À l'intérieur de son étude sur le sport et la société, Jamet ( 1991, p. 61 ), expose entre autres, deux finalités sociales au phénomène sportif: l'action collective et l'action éducative.

Afin de répondre aux exigences de collectivité et donc d'organisation sociale, les sportifs se regroupent en clubs, en associations et en fédérations, à l'intérieur desquels, s'opère une hiérarchie de fonctionnement. On y retrouve une division des « classes », en équipes, en clubs, en associations où les individus détiennent un rôle particulier, que ce soit en tant que partenaire, adversaire, capitaine, et ainsi de suite. Également, on catégorise les participants par habilités, par âge, par sexe.. Cette dernière subdivision sert à des fins d'équité, comme il en a déjà été question plus tôt dans le travail.

Le sport forme donc des groupements qui, pris ordinairement à l'intérieur de la vie de tous les jours, ne se côtoieraient pas ( par exemple, une personne exerçant une profession libérale et un ouvrier ). Le sport, en tant qu'agent social, a pour but de faire tomber les barrières des classes préexistantes, pour en créer de nouvelles, basées strictement sur des critères sportifs ( Clément dans Clément et al., 1994, p. 56).

Bien qu'il serait peu prudent de s'aventurer sur toutes les pistes possibles, il est tout à fait manifeste que le sport sert d'instrument de socialisation. En effet, le sport serait l'un des premiers outils d'apprentissage de comportements sociaux, entre autres pour les jeunes enfants. Plusieurs études portant sur la psychologie infantine démontrent en effet que l'aspect ludique du sport combiné aux interactions qu'il génère, socialise l'enfant dans un climat de plaisir.

Le sport, quelle que soit sa nature, représente une institution, en grande partie à cause des comportements adoptés en regard des valeurs qui lui sont accordées. Il sert de véhicule culturel pour la transmission des traditions et d'outil de développement des capacités. Capacités non seulement physiques mais également morales. Suite à la définition du concept de sport, les dimensions constitutives de l'esprit sportif que sont la loyauté, l'équité et le désir de vaincre sont des éléments servant à l'éducation et au développement de l'être humain.

L'impact du sport sur le peuple est considérable. En plus d'être un élément de formation de l'esprit, « il contribue profondément à l'épanouissement personnel et à l'équilibre psycho-physiologique. Il constitue en même temps un facteur essentiel du développement social et des échanges humains » ( Collard dans Héraud, 1972, p. 7 ).

Loy (1990, p. 157), dans son article portant sur les valeurs et les attitudes associées au sport, expose trois raisons pour lesquelles le sport en est venu à être considéré comme un phénomène socio-culturel significatif. Premièrement, parce qu'il sert de médium de représentation culturelle, c'est-à-dire qu'il pourvoit à l'identité collective. Un athlète, en situation de compétition, représente son club, sa localité, sa province, son pays. Suite à ses succès, il devient rapidement l'idole et nécessairement, un modèle à suivre. Deuxièmement, il génère des expériences d'exaltation et d'enthousiasme social. Il suffit de se souvenir que tout le Canada était tourné vers la performance d'Annie Pelletier aux derniers jeux Olympiques d'Atlanta. Sa médaille a été une fierté nationale.

Finalement, à cause des buts à atteindre, de la détermination qu'il faut déployer, le sport implique la poursuite de l'excellence au plan individuel.

Le sport, avec les années, est devenu une entité socioculturelle non négligeable. L'ampleur des ses finalités témoigne de son importance. Il fait donc incontestablement partie des mœurs, quelles que soient les sociétés. Il est devenu un fait mondial.

## CHAPITRE II

### LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE

L'évolution sociale récente du Québec a fait en sorte que la femme s'est taillée une place plus importante dans presque tous les secteurs d'activités y compris le sport. Le changement est considérable, si on tient compte des droits acquis depuis près d'un demi siècle. Toutefois, pour bien comprendre l'ampleur de cette transformation, il est nécessaire de tracer quelques grandes lignes des principaux domaines qui ont fait progresser la femme vers un nouveau statut. Des événements majeurs au présent siècle ont contribué à refaçonner le rôle des femmes. En effet, l'industrialisation, l'urbanisation et les deux grands conflits mondiaux, ont sans contredit amené des changements importants, autant au niveau sociétal, que sur l'image des québécoises et de leur rôle social.

#### Son statut juridique

Le premier Code Civil de la Province de Québec a été adopté en 1865 et mis en application en 1866, en accord avec la mentalité de l'époque, c'est-à-dire avec une prérogative quasi totale pour les hommes. Autant au niveau religieux que civil, la femme est sous la domination masculine.



Il est peut-être important, avant d'examiner le statut de la femme, de faire une légère mise au point. Il ne s'agit aucunement ici d'émettre des opinions personnelles, mais bien d'élaborer sur une réalité qui a bel et bien existé, même si cela peut paraître archaïque à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Cela n'exclut pas les interprétations et les évaluations nécessaires pour expliquer les situations discriminantes à l'égard de la femme.

La jeune femme célibataire n'a aucune forme d'autonomie, le père a toujours droit de regard sur sa fille. C'est davantage lors de la signature d'un contrat de mariage qu'elle perd le peu de liberté qui lui appartient et qu'elle doit se soumettre totalement aux décisions de son époux. L'une des pionnières du mouvement féministe, Marie Gérin Lajoie estime que: « Le mariage est la mort légale de la femme » (citée dans Dumont, Jean, Lavigne et Stoddart, 1982, p. 331).

Dans le Code Civil, de 1865 à 1915, au niveau individuel, la femme mariée est restreinte à une incapacité juridique générale, tout comme les personnes mineures. Aux yeux de la loi, c'est un enfant. L'un des seuls droits qu'on lui consent est celui de rédiger son testament. Sur le plan matrimonial, elle doit soumission à son mari en échange de sa protection, comme l'idéologie traditionnelle le veut. Aussi, seul l'époux possède le droit de choisir le lieu de résidence et impose à sa femme même sa nationalité. Dans la même veine, on ne peut passer sous silence la fameuse loi du double standard qui a bien fait parler d'elle de par son inéquitabilité (Dumont et al., 1982, p. 338). Grossièrement, cette

loi permet au mari d'exiger la séparation pour cause d'adultère, même si celui-ci n'entretient que des doutes à l'égard de sa femme. Toutefois, sa femme ne peut l'exiger que si son époux poursuit sa liaison sous le toit familial et qu'il est surpris en flagrant délit. C'est ce qui s'appelle deux poids, deux mesures.

La juridiction de ce code civil a prévalu jusque vers les années soixante, au moment du début de sa révision. Ce n'est qu'en 1964, par l'adoption de la loi 16, concernant l'égalité juridique des époux, et en 1980, avec la loi 89, portant sur la réforme du droit de la famille, que l'épouse a pu jouir légalement d'une équité matrimoniale (Dumais, 1992, p.91). Cette réforme était attendue et souhaitée depuis 1907 puisque certains mouvements féministes tels que la Fédération Nationale St-Jean Baptiste en avait fait son cheval de bataille, dès sa fondation (Gérin Lajoie, 1909, p. 144-148).

On ne peut parler du statut juridique des femmes sans toucher le droit au suffrage. Contrairement à ce que plusieurs peuvent penser, le droit de vote a été librement exercé par des femmes durant près de 40 ans, soit de 1791 à 1830. Après cette date, le parti Patriote, le régime d'Union (1840) et la Confédération (1867) se sont opposés au suffrage féminin. Contre cette interdiction débute alors un mouvement de revendications qui ne portera fruit qu'au siècle suivant, en 1920, alors que le gouvernement fédéral accorde de nouveau le droit de vote aux femmes. Au Québec, il leur aura fallu attendre jusqu'en 1940. Curieusement, les Canadiennes des provinces de l'Ouest pouvaient se prévaloir du droit de vote dès 1916. Selon Dumont et al. (1982, p. 344), en 1919, seules les

Qubécoises et les femmes de l'Île du Prince-Édouard ne peuvent participer au vote des élections provinciales. Elles sont également les seules à ne pouvoir se présenter comme député d'un comté.

La première grande guerre, celle de 1914-1918, marque le début d'une suite d'événements qui vont transformer le mode de fonctionnement traditionnel des familles québécoises. En effet, c'est à ce moment que les femmes gagnent en autonomie et en responsabilités, à l'intérieur de deux domaines particuliers d'activités: au foyer et dans certaines tâches sociales.

Dans un premier temps, la mère de famille devient temporairement « l'homme de la maison » puisque celui-ci doit partir pour le front en temps de guerre. C'est alors à elle de prendre en charge la marmaille et c'est également à elle que revient le rôle d'autorité vis-à-vis des enfants. Durant cette période, elle doit joindre les deux bouts et assumer les responsabilités habituellement exercées par l'époux.

Ensuite, la guerre amène un besoin de main-d'oeuvre féminine, qualifiée de «cheap labor», dans plusieurs secteurs d'activités. Cela implique, dans bien des cas, le départ du foyer rural vers un milieu urbain. Mais ce qui marque davantage le bouleversement du cadre traditionnel, c'est la perspective d'un travail extérieur rémunéré. Ces femmes peuvent alors gagner leur vie, d'une manière plus autonome, c'est-à-dire qu'elles s'écartent de l'idéologie de « l'homme pourvoyeur ». Cependant, les salaires

versés aux femmes sont de beaucoup inférieurs à ce que peut gagner un ouvrier pour un travail similaire. En effet, les salaires sont de 50 à 80 % moindres que ceux des hommes, pour des heures de travail qui dépassent largement celles d'un ouvrier habituel. Le coût de la vie étant plus élevé que le salaire reçu, après avoir payé le loyer, la nourriture et les vêtements, il ne reste pratiquement rien pour les loisirs.

En 1915, le premier Cercle des Fermières voit le jour. Les autorités civiles et religieuses, presque impuissantes devant le phénomène d'exode rural causé en partie par le désir d'émancipation des femmes, tentent alors de créer un organisme d'économie domestique qui pourrait maintenir les femmes au foyer (Dumont et al., 1982, p. 307). Ce regroupement vise à ce que le mode de vie champêtre ne soit pas bouleversé d'une façon trop radicale, en offrant aux femmes la possibilité d'échanger sur leur vécu domestique et leurs tâches agricoles. Malgré l'importance du mouvement, les Cercles sont en perte de popularité dans les années 40, puisque seule une minorité de femmes persiste à demeurer à la campagne. Ce n'est qu'avec le deuxième grand conflit mondial (1939-1945), qu'ils prennent davantage d'ampleur. Les femmes doivent, à leur manière, participer au devoir de guerre en veillant à la confection de vêtements pour les soldats, en préparant la nourriture et oeuvrer dans les cabinets militaires de premiers soins.

La quête du droit à l'égalité fait apparaître les mouvements féministes. Une étude portant sur les femmes, peu importe le domaine où elles sont analysées, doit nécessairement faire un survol de ces mouvements pour deux raisons majeures.

Premièrement, pour connaître leurs revendications, leurs progrès et leurs acquis à travers les années, deuxièmement, parce qu'ils constituent l'une des sources les plus importantes en histoire des femmes. C'est pourquoi quelques lignes y sont consacrées.

Ces regroupements ont pour but de militer pour la cause des femmes dans leur droit à l'égalité et tenter d'élargir leurs horizons ( Lavigne et Pinard, 1983 ). Aussi, ils demandent des droits juridiques, politiques et économiques égaux à ceux des hommes et revendiquent précisément le droit de suffrage, ainsi que le libre accès à l'enseignement supérieur. De ces mouvements, l'un des plus connus est la Fédération nationale St-Jean-Baptiste, fondé par Marie Gérin Lajoie et Caroline Béique, en 1907. Plus près de nous, 1965 marque la fondation de la Fédération des femmes du Québec, qui viendra à regrouper 35 associations et près de 100 000 femmes. Cette fédération demeure toujours active aujourd'hui et poursuit sa lutte pour l'équité entre les hommes et les femmes.

Dans la même lancée, plusieurs documents et événements ont contribué à amoindrir l'écart entre les sexes: le rapport de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada de 1970, la création du Conseil consultatif canadien à Ottawa sur la condition féminine en 1973, l'adoption de la Charte des droits et libertés en 1982, la création du Conseil du statut de la femme en 1976, et la publication du rapport « Pour les québécoises: égalité et indépendance » en 1978.

### Son rôle

Comme il a été mentionné plus tôt, la société détermine les rôles de ses membres. Au cours des années, celui de la femme s'est vu remanié de façon radicale. Nous en prendrons ici connaissance en jetant un regard sur l'évolution de ses charges et de ses attributions.

#### Épouse et mère de famille

À l'heure de la culture de la terre et de la vie rurale, la femme occupe un rôle de premier ordre puisqu'elle est à la base de l'institution dominante de cette époque: la famille. C'est elle qui en est à la source, elle devient maître dans sa maison dans la mesure où son pouvoir se limite au domaine domestique et à l'éducation de ses enfants. C'est un rôle de surveillance et non d'autorité.

Dès son tout jeune âge, on la prépare à un rôle déterminé d'avance, celui de femme au foyer. On lui prodigue alors une instruction de base, mais on la retire généralement très tôt des bancs d'école. On pensait alors qu'il était alors peu nécessaire de l'instruire. Pour certaines, c'est alors le retour à la maison, afin d'offrir leur aide aux travaux ménagers, pour seconder la mère dans les soins quotidiens à dispenser aux frères et soeurs cadets, le tout, baigné dans une atmosphère chrétienne. La religion étant

omniprésente, elle dicte la ligne de conduite des femmes et les règles selon lesquelles elles doivent exercer leur rôle de mère et d'épouse.

« Notre religion était meilleure, nos traditions les plus nobles de l'univers, et les mères canadiennes-françaises ne faisaient pas exception à la règle; elles aussi, elles étaient insurpassables, et pas seulement pour leur fécondité. Dans certains textes, le mot mère est inscrit avec un M majuscule ».

( Gagnon, M.J., 1974. p.18)

Puisque l'idéologie traditionnelle la désire à la maison à s'occuper de son foyer et de l'éducation de ses enfants, on la tient alors loin de tout ce qui pourrait la distraire, comme par exemple la politique et le travail rémunéré. Que dire de la pratique sportive? À cette époque, elle n'envisage même pas cette éventualité. Si bien que les premières à s'adonner, par exemple au vélo, ont été perçues comme des marginales, pire, comme des possédées du démon. Mais revenons au rôle de la femme québécoise, puisque le sujet de la pratique sportive sera abordé dans les chapitres suivants.

Le devoir de toute jeune épouse est la soumission à son mari. Ensuite, devenir une ménagère hors pair (où son foyer est bien entretenu) et finalement, elle doit contribuer à la famille selon le rythme des hommes comme l'exige le clergé. C'est ce que Guay (1992, p. 1) appelle la triple mission de la femme de cette époque: épouse, mère et ménagère. Il faut mentionner que la religion catholique contrôle tous les secteurs d'activités et toutes les décisions ayant une connotation morale. Il n'est donc pas surprenant de voir des

familles comptant plus d'une douzaine d'enfants. La morale catholique exige que les familles soient nombreuses. Les mères sont perçues comme de véritables artisanes d'une colonisation en devenir. Selon Leloir, « La véritable valeur sociale de la jeune fille est une valeur familiale » (1947, p. 95).

Pour amener encore plus de prestige au rôle de la femme à la maison, le clergé louange les dons divins des femmes pour l'accomplissement de ses tâches ménagères, vante son talent inné qu'elle démontre à l'éducation de ses enfants et que d'instinct, elle est un être d'amour et de douceur. C'est pourquoi on l'a baptisée « reine du foyer », règne bien solitaire, elle qui, avec ses ressources inépuisables, peut tout faire avec rien.

Ce qui pousse les jeunes à délaisser leur vocation sociale " traditionnelle " qu'est l'état matrimonial, c'est le souffle d'indépendance qui marque la fin des années 40 et qui monte à travers la nouvelle génération ( Leloir, 1947, p.97 ). Les nouvelles carrières vers lesquelles elles s'orientent font en sorte qu'elles mettent de plus en plus en veilleuse le mariage, jusqu'au moment où il devient trop tard pour la famille, la période de fertilité n'étant pas éternelle.



### Rôle social à l'extérieur du foyer

« Toute activité de la femme en dehors de sa vocation maternelle et familiale, c'est-à-dire en dehors du foyer ou, par extension, de l'enseignement et de l'assistance sociale, la dénature ».

( Fahmy, Eid et Dumont, 1983, p. 198 )

En grande partie, ce sont l'avènement de l'industrialisation, les deux grandes guerres, l'arrivée des nouvelles technologies facilitant le travail des femmes à la maison, et l'affaiblissement du sens religieux qui ont bouleversé les habitudes de ce bonheur tranquille. L'appel de la ville et les nouvelles opportunités telles que le travail rémunéré pour les femmes perturbent le modèle établi et, de toute évidence, amènent un tollé de réprobations de toutes parts. Dès 1825, 56 % des Montréalaises se consacrent au service domestique (Lavigne et Pinard, 1983). On crie au scandale. La transformation du mode de vie des femmes engendre un triple péril ( Clément, 1953, p. 49 ); premièrement pour la femme elle-même puisqu'elle est attirée par l'indépendance, par le luxe et que l'attrait des plaisirs et donc du péché va la perdre. Deuxièmement, les unions heureuses sont également menacées. Qu'advient-il du mari et des enfants laissés à eux-mêmes dans un foyer abandonné ? « Si la mère ne se soucie pas du bien-être de son mari parce qu'elle travaille à l'usine, on imagine facilement qu'à la longue, le père lambinera à l'ouvrage; il deviendra maussade donc, sujet à la révolte » ( Angers, cité dans Gagnon, 1974, p.25 ). En fait, si la femme déserte son foyer pour s'acquitter d'un travail, elle sera responsable soit d'une crise familiale, soit d'un désordre social. En effet, la culture même est mise en

jeu. Les fondements moraux et religieux qui étaient, jusque-là, à la base de toutes les institutions, dont la famille, sont bafoués. On assiste à une montée vertigineuse du matérialisme et à une descente inquiétante de la spiritualité.

Le travail féminin est l'un des premiers signes du désir d'émancipation qui commence à gagner les Québécoises qui se sentent cloisonnées jusqu'alors à l'intérieur d'un rôle de second plan.

La Seconde Guerre mondiale (1939-1945) marque davantage le départ des femmes du foyer, en raison de la demande de main d'oeuvre en usines et en institutions. On a besoin d'ouvrières et d'infirmières, tâches qui demeurent dans le dessein du rôle traditionnel puisqu'elles sont totalement altruistes et font preuve de charité et de don de soi. La guerre demande alors toutes les ressources humaines disponibles et la femme, quel que soit son statut social, doit aussi répondre à cet appel. En fait, elles comblent le manque d'hommes. Cet exode contribue également fortement au changement du mode de vie. En voyant autant de femmes quitter ainsi leur devoir familial pour s'acquitter maintenant de leur devoir patriotique, on espère que cet élan de liberté s'apaisera avec la fin de la guerre. Cependant, après avoir goûté à la liberté et à l'autonomie, il aurait été naïf de croire qu'elles seraient retournées naturellement à la vie domestique qui était jusqu'alors leur lot « Depuis quelques années, comme un fleuve qui brise toute résistance sur son passage, la femme a pénétré sur tous les terrains de la vie du peuple » ( Clément, 1953, p. 46).

Le temps de guerre révolu, les femmes continuent à s'introduire dans le marché du travail à cause principalement de l'économie. Le coût de la vie a grimpé en flèche et les salaires versés aux ouvriers sont nettement insuffisants pour pourvoir aux besoins familiaux ( Barry, 1977 ). L'augmentation de la population active féminine prend donc un essor considérable entre les années 1931 et 1971, comparativement aux hommes ( Voir le tableau 1 ).

Tableau 1

Taux de croissance de la main-d'oeuvre masculine et féminine 1931-1971.

Québec	Main-d'oeuvre masculine	Main d'oeuvre féminine
1931-1941	13,40%	29,11%
1941-1951	22,16%	31,44%
1951-1961	14,44%	40,55%
1961-1971	15,40%	57,66%

Note: Ces statistiques proviennent de l'étude de Francine Barry (1977). *Le travail de la femme au québec. L'évolution de 1940 à 1970*. p.7., calculées à partir de *Recensement du Canada 1971*, vol. III, part. I, cat. 94-702, tableau 1.

L'acceptation du travail féminin devient réalité durant les décennies 50 et 60. On doit donc se résigner et accepter, tant bien que mal, que le phénomène devienne une réalité permanente. C'est à ce moment qu'un comité féminin de la Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada se penche sur la question. Toujours selon l'étude de Barry (1977) portant sur le travail de la femme au Québec: « Le comité ne semble pas orienter son travail vers le renversement de l'opinion publique en faveur du travail de la femme ou vers la promotion de celui-ci; il vise surtout à connaître et à améliorer la situation des travailleuses dans le syndicalisme ».

La révolution tranquille et les années 70 amènent d'une façon timide une redéfinition des rôles et de la situation de la femme au chapitre du monde du travail. L'idéologie traditionnelle prônée par l'Église tend à s'éclipser, ce qui entraîne de nouvelles prises de positions plus favorables aux droits des travailleuses.

Quant au rôle de la femme, elle aura toujours une fonction de mère. Cependant, de nos jours, ce n'est plus le seul rôle qu'elle veut jouer, ni même le rôle principal. Aujourd'hui, libre de fonder une famille ou non, elle peut se donner à une carrière professionnelle, avoir un conjoint ou choisir de vivre en célibataire. Sa sphère d'activités s'est élargie et elle jouit d'une autonomie politique, juridique, voire économique.

Si la perte du contrôle de l'Église et la diminution du formalisme social ont eu pour effet d'augmenter le nombre d'avenues jusque-là proposées à la femme, même aujourd'hui, elle se bat pour l'égalité des sexes, l'accès à l'emploi, la parité salariale et le respect de ses droits. Elle doit encore faire face à des situations discriminatoires, dans bien des domaines, y compris dans le sport.

### Son éducation

La jeune fille québécoise s'est vue offrir une éducation familiale et scolaire stricte, en relation étroite avec une philosophie traditionnelle empreinte de spiritualité. Tous ses apprentissages se font dans le dessein de son rôle futur, puisqu'on la préfère peu instruite mais efficace, débrouillarde, économe et ingénieuse à la maison.

La jeune fille est initiée très tôt aux tâches domestiques, à la bonne tenue de la demeure familiale et aux soins à apporter aux jeunes frères et soeurs. Elle est élevée en fonction de sa vocation future de mère de famille et de maîtresse de maison. Dans la période de 1880 à 1940, les jeunes enfants sont confrontés rapidement aux travaux précoces, c'est-à-dire aux tâches ardues qui cadrent ordinairement avec le rôle d'adulte. Les apprentissages familiaux se caractérisent précisément par l'entraide mutuelle, la préparation des repas et l'entretien ménager, de façon à relayer la mère.

Les familles rurales des années 30-40 sont appelées aux travaux de la ferme car, dans la majorité des cas, la récolte est synonyme de gagne-pain. Tous les enfants sont souvent mis à contribution afin d'effectuer maints travaux.

### Son éducation en milieu scolaire

Il faut dire qu'au début du siècle, la formation scolaire de la jeune fille est très peu valorisée puisque son rôle n'est pas de remplir sa tête de connaissances de toutes sortes, qui, selon certains écrits d'époques « gâcheraient leur innocence ». Comme le mentionne Gagnon (1974, p. 29), « la vocation féminine ne pouvait guère être favorisée à l'intérieur des programmes scolaires conventionnels », puisque les pôles fondamentaux de l'éducation féminine se tournent vers la spiritualité et l'élévation du rôle de mère et d'épouse vers un statut ressemblant davantage à un titre de vocation. « Dès l'adolescence, la jeune fille doit être en mesure de comprendre l'étendue, les devoirs, les droits, les responsabilités de la mission d'épouse, de mère, d'éducatrice » (Leblanc, 1948, p.4).

Les opportunités de scolarisation ne sont pas toutes les mêmes dépendamment des revenus des familles et des classes sociales. Aussi, « à l'intérieur d'une même famille, l'accès variable à l'instruction fait surgir des inégalités », causées par l'âge ou le rang dans la famille, les goûts, les aptitudes et les besoins familiaux momentanés ( Lemieux et Mercier, 1989, p. 72 ).

Pour celles qui veulent et peuvent poursuivre leurs études, ce sont les couvents qui prennent la relève des écoles de rangs. Elles peuvent alors parfaire leurs connaissances puisque l'école est tout de même un véhicule de socialisation, de transmission de valeurs et de discipline. Souvent pensionnaires, les demoiselles sont

rigoureusement prises en charge et reçoivent un enseignement spirituel et académique en fonction des attentes traditionnelles. Le programme scolaire pour les filles prévoit des cours de catéchisme, de grammaire, de géographie et d'histoire en plus de cours complémentaires comme la couture, la cuisine et des rudiments de certaines tâches ménagères. Avec ce type de connaissances, on les croit prêtes à faire face à leur digne mission. Les années 1910 marquent le déploiement d'un réseau d'institutions exclusivement pour jeunes filles, dont les écoles normales, les cours primaires supérieurs et les collèges classiques.

Vers 1930, on pense offrir un programme scolaire parfaitement adapté à la clientèle féminine. Les instituts familiaux voient le jour sous la tutelle de Mgr Albert Tessier. Ces écoles ménagères dispensent des cours qui correspondent aujourd'hui au niveau secondaire. On y offre entre autres des cours de culture générale, d'enseignement religieux, de culture physique et des cours portant directement sur les arts ménagers. Mais la ligne directrice de ces écoles est d'offrir un enseignement de concert avec la nature féminine, dans un esprit catholique.



« La création de ces écoles a fait naître un sentiment de devoir accompli puisque leurs succès grandissant furent salués par les tenants de l'idéologie traditionnelle comme un retour à la raison, à la normalité, qui leur apparaissait toujours menacée de toutes parts. Les écoles ménagères furent donc baptisées avec émotion "écoles de bonheur ».

(Gagnon, 1974, p. 30 ).

Bien qu'on tente d'adapter le système scolaire aux besoins spécifiques des jeunes filles, il ne faut toutefois pas négliger l'importance d'une éducation adéquate en milieu familial, dès le plus jeune âge. « Et cette formation, (...) doit commencer avant tout à la maison, dans la famille. Si pour une raison quelconque on ne peut la réaliser comme on le voudrait dans le milieu familial, nos écoles sont prêtes, elles, à accomplir ou à continuer le travail en profondeur » ( Leblanc, 1948, p.15 ).

Il est difficile de rendre compte de la scolarisation post-élémentaire des jeunes filles. L'ouvrage de Dumont et al. (1982), traitant de l'histoire des femmes au Québec, note que ces statistiques sont absentes des archives officielles durant la première moitié du XX ième siècle. En 1921, « plus de 30 % des filles ne sont recensées ni à l'école, ni au travail » ( Lemieux et Mercier, 1989 ).

Quant à l'accès des femmes à l'enseignement supérieur, cette possibilité rencontre de vives résistances. Le témoignage de Leloir est explicite à cet égard:

« Par ailleurs, la grande raison de déconseiller aux jeunes filles l'université est simple: sans parler de l'encombrement des carrières libérales que leur concurrence accentue, elles sortiront des amphithéâtres à un tel âge qu'il sera déjà tard pour chercher un mari (...) De plus, la femme érudite est peu mariable ».  
( Leloir, 1947, p.91 ).

En plus d'évoquer l'instruction féminine comme cause de la baisse des unions heureuses, on prétend que l'autorité des enseignantes les menace tout à la fois:

« Vous n'ignorez pas la répugnance qu'éprouvent les jeunes gens d'épouser des personnes qui ont vécu dans l'enseignement, comme institutrices ou régentes. Elles gardent toujours un autoritarisme caractéristique qui vexe le mari et renverse d'ailleurs l'ordre hiérarchique naturel dans la famille ».  
( Leloir, 1947, p. 97 )

Pour leur part, les anglophones ont plus de chance. Elles sont admises à la faculté des arts de McGill dès 1884. Cependant, certaines restrictions s'appliquent: les étudiantes doivent rester à l'écart, c'est-à-dire qu'elles doivent prendre place à l'arrière de la classe et assister aux leçons accompagnées d'un chaperon afin de protéger leur vertu à l'intérieur de ce milieu masculin. Les autres facultés demeurent la chasse-gardée masculine. Dès 1917, il y a plus de femmes que d'hommes à l'intérieur de la faculté des arts de McGill.

Il est intéressant ici de mentionner quelques dates importantes quant aux femmes et leur accès aux nouvelles facultés qui s'ouvrent lentement à elles: 1911, première

graduée en droit. Elle ne peut toutefois faire l'exercice de sa profession puisque le barreau n'accepte pas les femmes avant 1942. En 1918, s'ouvre la faculté de médecine, non sans problème. C'est au niveau des méthodes pédagogiques et du contexte de cette époque que le bât blesse. Il faut composer avec les étudiantes trop prudes qui quittent les classes outragées et à l'opposé, celles qui se plaignent de la censure !

### CHAPITRE III

#### GÉNÈSE DE LA PRATIQUE SPORTIVE FÉMININE

Ce chapitre porte sur les origines de la présence de la femme dans le monde du sport au Québec. Bien que le sujet soit vaste et abonde en événements, les études sur le sujet sont peu nombreuses. La présente étude constitue une première tentative à cerner les déterminants socioculturels de l'évolution de la pratique sportive féminine. Puisqu'il aurait été impossible de faire la revue de tous les sports dans lesquels les femmes ont pénétrés, cinq ont été principalement retenus dont la bicyclette, le baseball, le basket-ball, le golf et le hockey. Des exemples provenant d'autres sports seront également ajoutés afin d'illustrer certains faits et serviront à appuyer l'argumentation.

En tout premier lieu, il sera question de la première présence de la femme dans l'arène sportive, en tant que spectatrice. Par la suite, il sera question de premières tentatives d'infiltration et finalement, la position du monde du sport face à la présence féminine sera exposée. Qu'en pense par exemple Pierre de Coubertin? Y a-t-il une place pour la femme dans l'environnement sportif? Ce sont, entre autres, les questions auxquelles nous tenterons de répondre.

### Une spectatrice salubre

L'arrivée des femmes dans l'univers sportif s'est effectuée de façon discrète. Selon la définition des Jeux olympiques de Pierre de Coubertin, si la femme détient un rôle dans la sphère sportive, c'est seulement comme spectatrice. Il la définit comme suit: «l'exaltation solennelle et périodique de l'athlétisme mâle avec l'internationalisme pour base, la loyauté pour moyen, l'art pour cadre et l'applaudissement féminin pour récompense». ( Cité dans DeFrantz, 1990, p. 413 ). En fait, la présence de la femme est souhaitée principalement pour garnir les estrades, prodiguer ses encouragements aux participants et couronner les vainqueurs.

C'est donc tout d'abord à titre d'observatrices que les femmes sont invitées dans le milieu sportif au XIXe siècle. Lors des premières représentations, les estrades comptent une proportion importante de spectatrices. Cette présence est recherchée et souhaitée par les organisateurs afin de « rehausser » le spectacle et donner une image d'honorabilité à la présentation. C'est pourquoi ils annoncent que «les femmes seront admises gratuitement» afin de promouvoir leur présence. On signale également des tirages de prix de présence afin de mousser l'affluence féminine. Tous les moyens sont mis en oeuvre afin d'accueillir le plus de dames possibles pour de nombreuses raisons, dont celle voulant que les spectatrices agissent comme modératrices et agentes de bienséance puisqu'elles obligent, en leur compagnie, un minimum de savoir-vivre et l'adoption d'un comportement digne.

Si les promoteurs d'évènements sportifs se réjouissent de leur présence, il en est tout autrement pour les défenseurs des bonnes moeurs. C'est qu'il n'y a pas seulement que des jeunes filles de bonnes familles qui logent dans les estrades, mais également des filles peu épurées qui menacent d'avilir le climat moral. C'est en ces termes que le journaliste sportif du *Devoir* témoigne de cette nouvelle liberté des femmes:

« Il n'y a plus d'ingénues comme autrefois, nous dit-on. Cela n'est pas étonnant! Les jeunes filles lisent à peu près tout, entendent ce qu'elles veulent, sortent seules le soir, comme les garçons! Étonnez-vous ensuite qu'elles soient très renseignées! »

(*Le Devoir*, 16 mai 1911, 1 ).

La convenance veut que les demoiselles, autant que les femmes mariées, soient accompagnées lors des manifestations sportives afin que la morale soit ainsi suivie et respectée.

Un article de *La Presse*, du 7 août 1889, fait mention d'une joute de baseball plutôt particulière pour l'époque. Des jeunes filles de New-York présentent un match à Montréal. Les gradins sont alors remplis de femmes, dont la curiosité est piquée. Étonnées d'abord de ce fait insolite et inusité, elles en viennent rapidement à penser qu'un nouveau sport sera à leur portée éventuellement.

Trois ans plus tard soit en 1891, des joueurs amateurs trifluviens affrontent une équipe féminine: les «Champion Lady Ball Players». Bien que l'événement soit unique en son genre, le journaliste abonde davantage sur le calibre plutôt inégal entre les deux équipes et la piètre beauté des joueuses que sur le caractère historique d'une telle rencontre! (Paradis, 1989. p. 15).

Cette période témoigne donc du début d'une ère nouvelle dans l'esprit de plusieurs femmes; elles peuvent dès lors entrevoir la possibilité de désertir les estrades pour s'approprier du terrain. Le début du XX<sup>ième</sup> siècle marque une entrée des femmes à l'intérieur de la chasse-gardée des hommes, le sport. Comme spectatrices avant tout, c'est-à-dire comme accessoire social, puisque les exemples mentionnés plus haut ne demeurent que des cas isolés et exceptionnels.

#### Une pratiquante suspecte

Les débuts du sport féminin attire des curieux, des réjouis, des critiques, mais en grande majorité des dénigreur qui comparent les performances féminines à des exhibitions de mauvais goût, dont le spectacle est plus désolant qu'intéressant.

On serait porté à croire que l'évolution de la pratique sportive féminine se serait effectuée selon une ligne droite ascendante. Pourtant, en étudiant les différentes époques, on découvre qu'il en est tout autrement. Dans l'antiquité, on dispensait aux femmes le

même type d'enseignement physique que les hommes, notamment à Sparte (Oglesby, 1982. p.17 ).

À titre historique, en l'an 1500 av. J.C., il y avait des femmes sur l'Île de Crète qui sautaient par dessus des taureaux. Dans la mythologie grecque Atalante, déesse mythique et symbole de la femme-athlète, était reconnue pour sa rapidité à la course à pieds. Notons également les Amazones et Naïades, grandes sportives de leur époque. (Oglesby, 1982. p.16). Par ces quelques exemples, nous sommes en mesure de constater que les femmes étaient bel et bien présentes dans le monde des activités sportives, à un moment de l'histoire.

### La bicyclette

Revenons maintenant à une époque plus près de nous. Une nouvelle mode atteint le Québec vers la fin des années 1860. Une influence provenant de la France nous amène le vélocipède. Instrument de grand luxe, il n'est pratiqué que par les mieux nantis de la société. Ce n'est qu'en 1880 cependant, que le vélocipède, ayant été remplacé par la bicyclette, devient plus accessible. Malgré le fait que l'on veuille en réserver la pratique aux hommes, de plus en plus de dames s'y adonnent. On crie alors à la disgrâce, mais cet argument n'arrive pas à décourager les plus entêtées.



Les qualificatifs sont nombreux pour décrire la cycliste et font parfois preuve d'un soupçon de moquerie. Un journaliste de *La Patrie* du 14 juillet 1893 (p.3), en parle en termes de «cyclewoman», de «valkyrie de la pédale» et de «pédalomane» !

Des activités cyclistes ont lieu, dont une à Québec en 1897, qui a suscité l'étonnement. *Le Soleil* du 5 avril en fait part: «La parade en bicycle par un escadron de 16 bicyclistes des deux sexes, a été une surprise pour tous». Le spectacle fut tellement apprécié que les organisateurs ont pensé répéter l'expérience.

Le nombre d'adeptes féminines de la pédale augmente de façon telle qu'en 1899, le conseil de ville de St-Hyacinthe vote que les femmes et les enfants pourront dorénavant circuler librement sur leur bicyclette dans le parc public ( *Le Courrier de St-Hyacinthe*, 30 mai 1899 ).



Figure 4. Lady Minto à bicyclette (Reproduction de Guay, 1997. p.226).

Même l'épouse du gouverneur général, Lady Minto, accompagnée de ses deux filles, se promènent à bicyclette. Le fait de voir des femmes provenant de l'aristocratie se livrer à cette nouvelle pratique, fait en sorte de légitimer cette activité (Guay, 1997. p.226). Bien qu'au début du siècle on accepte, tant bien que mal, que les femmes pratiquent le cyclisme avec parcimonie, il n'est aucunement question qu'elles prennent

part à des compétitions ( Guay, 1997. p.227). De nos jours, la bicyclette est une activité répandue, quel que soit le sexe.

### Le baseball

Autre domaine, le baseball féminin nous vient tout droit des États-Unis, berceau de ce sport. Une équipe de jeunes filles new-yorkaises, les Bloomer Girls, sont venues à Montréal en août 1889, pour y jouer un match contre des garçons du Crescent, équipe montréalaise. Ce match attire un nombre impressionnant de curieux, environ 1500 personnes, et une forte proportion de femmes loge dans les estrades. Si on en croit *La Presse* du 7 août, qui fait état de la rencontre, ce n'est pas vraiment le talent des jeunes filles qui a attiré la foule, mais plutôt le spectacle. Selon les commentaires du journaliste: «La partie a été une farce. Impossible de dire tous les plats jeux de mots et farces grossières qui ont eu cours dans l'après-midi. Deux ou trois des jeunes filles jouaient passablement, le reste ne valaient rien». La frénésie était telle que le pointage final n'a jamais été connu.

La pratique du baseball a fait naître un sport dérivé, la balle-molle, durant les années 30 et plus tard, la balle-lente. La popularité de la balle-molle auprès des jeunes filles a fait en sorte qu'en 1937, est organisé un championnat où se rencontrent, en finale, les Athlétiques du Nord et les Rovers de Rosemont. En 1939, il existe plusieurs équipes

dont les Canadiennes, les Royales Rovers, les Sunshines et les Maple Leafs de Verdun (*Le Devoir*, 29 juillet 1939, p.11).

On réédite une confrontation mixte en 1941, rappelant celle qui a eu lieu à la fin du siècle passé à Montréal. L'équipe féminine de Mansfield rencontre l'équipe masculine des quartiers généraux du district militaire #4. On mise beaucoup sur la performance du Mansfield puisqu'elle est reconnue comme l'une des meilleures équipes de tout l'Est du Canada. En effet, elle avait vaincu quelques temps auparavant, l'équipe d'étoiles du Corps de l'aviation Royale Canadienne (*Le Devoir*, 3 octobre 1941, p. 9).

Fait intéressant, dans les années 40 aux États-Unis, des équipes féminines sont formées pour divertir les villes comptant des usines de guerre. Un certain Wrigley, propriétaire des Cubs de Chicago de la Ligue nationale, riche magnat de la gomme à mâcher, verse une somme importante afin d'organiser une ligue féminine de balle-molle, les All-American Girls Softball League (*Le Devoir*, 5 mai 1943. p.8).

Au Québec, l'année 1970 marque la mise sur pied de la première ligue de balle-molle féminine québécoise. L'idée vient du président provincial de la Fédération de balle-molle qui avait le désir d'instaurer un regroupement bien structuré pour les femmes. La ligue O'Keefe, compte à ses débuts, sept équipes qui évoluent deux ou trois fois la semaine (*Journal de Québec*, 20 juin 1970, p. 25). La participation dépasse toutes les espérances des organisateurs. À la tête de la direction, on compte même une femme

au poste de directrice adjointe! ( *Journal de Québec*, 30 mai, 1970, p. 31). Aujourd'hui on ne compte plus le nombre d'équipes de ballé-molle féminine qui évoluent pendant la période estivale.

### Le basket-ball

Il est très difficile d'établir une date précise du tout début d'une pratique sportive par les femmes pour différentes raisons. Entre autres, les archives sont pauvres ou totalement inexistantes. Les Fédérations québécoises n'ont souvent pas de données portant directement sur les femmes, puisqu'elles sont fréquemment amalgamées avec les statistiques des hommes. C'est le cas du baseball, du vélo et notamment du basket-ball.

La Fédération québécoise de basket-ball existe depuis plus de 25 ans et ne possède pas de volet exclusivement féminin. Les femmes ont donc été admises au même moment que les hommes. Par le fait même, les données nécessaires quant à la genèse du sport pratiqué par les femmes ne sont pas disponibles à ce jour. Cependant, Philippe Nasr, coordonnateur technique de Basket-ball Québec, confirme qu'un document portant exclusivement sur la dimension féminine de ce sport, est présentement en préparation.

La grande majorité des ouvrages portant sur le basket-ball féminin ne sont pas d'ordre historique, mais plutôt technique et sont en proportion grandement américains, là où le basket-ball est aussi populaire que le baseball.

Au Québec, on parle déjà de basket-ball féminin au début du siècle. *Le Devoir* du 3 décembre 1911 titre: « Règles du basket-ball pour les femmes ». C'est donc dire qu'il y a bel et bien des femmes qui s'y adonnent pour qu'on révise les règlements officiels. Dans les années 30, des équipes féminines jouent à la Palestre Nationale. On compte 4 équipes: bleu, blanc, jaune, et vert. Il y est même question d'une rencontre mixte où l'équipe juvénile masculine du National affronte l'équipe féminine ( *Le Devoir*, 25 avril 1933).

En 1944, *Le Devoir* du 3 mars fait mention que l'équipe du National féminin, à ce moment nommé les « Y'ettes » de Montréal, sont en tête de la « Ladies Basket-ball League ».

Toujours au Québec, dans les années 50, des équipes féminines du Restaurant Normandie et le « Orange Crush » sont très actives ( *L'action Catholique*, 30 janvier 1957; *L'action Catholique*, 7 février 1957 ).

On constate que le basket-ball féminin connaît un véritable essor vers la fin des années 60. Tellement, qu'en 1970 a lieu le premier tournoi provincial de basket-ball féminin au Cégep de Bois-de-Boulogne. La catégorie junior compte 6 équipes: Notre-Dame-de-Grâce ( qu'on qualifie comme étant l'une des meilleures formations canadiennes ), Drummondville, Rouyn, le Cégep de Chicoutimi, le Collège Marie-Anne et le Cégep de Bois-de-Boulogne. La catégorie sénior est formée des équipes de

St-Lambert, Lennoxville, Kénogami, Rosemère, Gramby et Régina Mundi

(*Montréal-Matin*, 12 mars 1970, p. 67).

### 3.2.4 Le golf

Avant les années 1900, une seule Canadienne française prend part à des tournois de golf, Mlle Casault (Guay, 1997). On critique beaucoup les joueuses parce que l'on croit qu'elles ne jouent que pour se donner un genre bien vu, «que parce que c'est chic» (*Le Devoir*, 10 septembre 1910, p.4). Le journaliste pense que les femmes ne jouent que pour se faire remarquer et qu'au fond, elles trouvent le sport ennuyant et difficile pour leur constitution. Quelques années plus tard, fait totalement surprenant, on compte au Québec un club entièrement féminin: Le Quebec Ladies Golf Club. Il en est mention dans un article de *L'Action Catholique* du 3 juin 1930.



Figure 5. La golfeuse. (Reproduction de Augustin, J.P., Sorbets, C. 1996, p.71).

Les archives portant sur les golfeuses sont sommaires. Il sera davantage question de ce sport au chapitre 5, lorsque les lieux de résistance seront abordés.

### Le hockey

Le hockey est probablement le domaine sportif le plus intéressant du point de vue de la pratique féminine. La fin du XIX<sup>ième</sup> siècle jusqu'aux années 20, marque également une période privilégiée dans l'évolution de la pratique de l'activité physique par les femmes. Le hockey féminin en témoigne bien. En 1889, le premier match est rapporté dans les journaux. Des équipes de bourgeoises de l'Ontario, plus précisément de Barrie, sont formées pour disputer une partie de hockey. On parle beaucoup de hockey féminin à Toronto et l'intérêt porté à cette nouveauté est considérable. Dix ans plus tard, en 1900, la ligue québécoise de hockey féminin compte déjà quatre équipes: Trois-Rivières, Québec, Lachute et Westmount. Le club Laviolette est l'hôte de la Ligue des Dames. Cependant, ces formations ne comptent aucune Canadienne française mais plutôt des dames de la haute société anglaise.

Un article du *Soleil* du 24 janvier 1900 titre: « Une belle joute de hockey entre deux clubs de demoiselles ». Le match se dispute alors au Quebec Skating Rink. Des employées de la compagnie de téléphone Bell de Montréal forment quatre clubs en 1914: Longue distance, Victoria, Upton et Est. La proportion de Canadiennes françaises, à cette époque, est de quatre sur un total de 28 joueuses ( Guay, 1990. p.153 ). En 1915, la Ligue



des Dames de l'Est compte quatre équipes dont la saison s'échelonne sur 12 parties. Une joueuse se démarque et devient une véritable étoile durant ces années: Agnès Vauthier. Le nombre de hockeyeuses en 1916-1917 passe à environ 97, dont 17 sont Canadiennes françaises. En 1932, on met sur pied l'équipe «Les Canadiennes» et, en 1940, a lieu le premier championnat de la Ligue féminine de hockey de la Cité et du District de Montréal, tenu à l'aréna de St-Laurent.

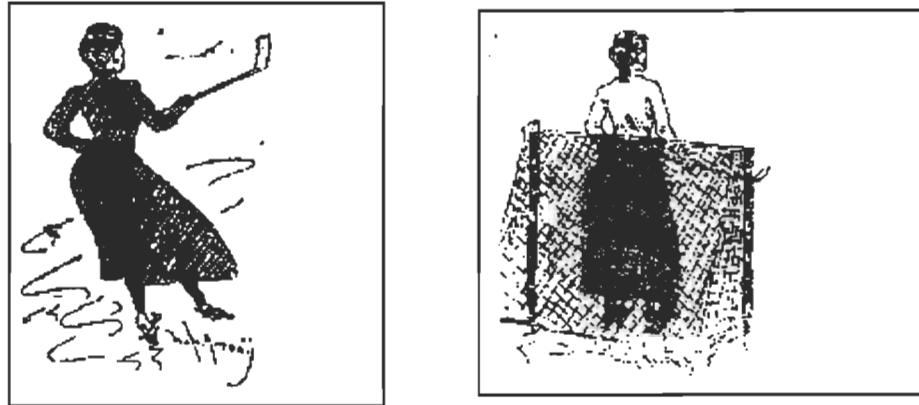


Figure 6. Le hockey féminin. (Reproductions de *La Presse*, 11 février 1904).

L'avènement du hockey pour les femmes suscite des interrogations et des réprobations. L'acceptation de ce sport pour les demoiselles est mitigée. Les quelques joueuses doivent passer outre la mentalité très catholique et ses valeurs, dont le sens sont

à l'opposé de ce genre de divertissement. Le hockey est considéré comme un sport viril qui demande des aptitudes et des attributs considérés masculins.

En 1974, où un article de *La Presse* du 20 décembre ( p. B-3) demande: «Qu'auriez-vous répondu ? Le hockey féminin est-ce sérieux ? » Cette enquête populaire rapporte des réponses plutôt négatives du genre: «ça doit être comique», «Je ne savais pas que ça existait», «Elles feraient mieux de s'occuper de leur maison et de torcher leurs enfants» , «C'est stupide». Ces quelques remarques démontrent la persistance d'une mentalité sexiste dans la culture québécoise.

En 1984, l'article du *Soleil* du 1er février allègue que « C'est encore mal vu, le hockey pour les femmes, même en 1984. (...) On doit encore se battre contre la fausse image que les femmes joueuses de hockey sont vulgaires, dures, des tom-boys en blue-jeans ».

### Une pratiquante qui s'affirme

Le sport est devenu un facteur puissant d'émancipation pour les femmes, malgré le fait qu'il ait été entravé par l'idéologie sociale et religieuse en retard sur son temps. Au début du siècle, on semblait déjà savoir que l'aspect culturel représentait un facteur déterminant face au rythme de progression de la pratique féminine. «La Canadienne française est plus femme d'intérieur que femme de sport, que l'américaine des

États-Unis» ( *L'Action Sociale*, sept. 1908-sept.1909. p. 71). Ce chapitre témoigne des efforts récompensés par des conquêtes et des résistances qui, malheureusement, demeurent.

L'ouverture du sport aux femmes a été marquée de luttes continues. L'une d'entre elles fut sans aucun doute leur admission aux Jeux olympiques. Cet événement constitue la manifestation d'une pression mondiale, c'est-à-dire de l'ambition des femmes de toutes nationalités à travers le monde. Elles clament leur droit à détenir une place au fil de départ, tout comme les hommes. Elles désirent prendre davantage leur place en tant qu'athlètes et veulent donc se joindre aux compétitions.

La première opposition des femmes face à l'Olympisme est venue de la position déterminée de Coubertin. Légèrement abordés en début de chapitre, nous verrons ici de façon plus explicite ses arguments contre la participation féminine, à l'intérieur même de la sphère compétitive.

Pour comprendre son point de vue, le rénovateur des Jeux est un homme qui possède les croyances et la norme idéologique de son époque. Il a grandi dans une famille traditionnelle et assujettie à l'attitude moralisante du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ses parents, Marie-Marcelle et Charles-Louis ont une idée bien négative du sport en général. « Pour l'aristocrate catholique et romain, le sport est une invention diabolique »

(Boulongne, 1990, p.375). C'est donc en solitaire et en marge des siens qu'il décide de rétablir les Jeux.

La place de la femme n'est pas dans une arène mais bien à la maison, où son devoir domestique, éducatif et conjugal, devrait l'accaparer. L'opposition de Coubertin, en plus d'être intellectuelle, est également d'ordre esthétique. Selon lui, féminiser le sport, c'est le conduire irrémédiablement à sa perte. C'est pourquoi, lors des premiers Jeux modernes de 1896, aucune femme n'est officiellement présente. En effet, le Comité International Olympique ne reconnaît aucune participation féminine à cette époque (Théberge, 1990, p. 386).

Avec le temps, l'opinion publique s'assouplit et s'ouvre peu à peu à l'idée. Quelques braves deviennent olympiennes, en 1900 à Paris et en 1904, à St-Louis, où le golf, le tennis et le tir à l'arc sont les premières disciplines ouvertes aux dames. Le patinage s'ajoute en 1908 au tennis et au tir à l'arc pour compter au total 43 participantes. Aux Jeux de Stockholm de 1912, Coubertin énonce des propos qui deviendront célèbres: « Une olympiade femelle serait impratique, inintéressante, inesthétique, et incorrecte » ( Boulongne, 1990, p. 379).

L'évolution est très lente puisqu'aux premiers Jeux d'hiver de Chamonix en 1924, plus d'une quinzaine d'années plus tard, et où on ne dénombre que 13 femmes

(Boulongne, 1990, p.379). L'opinion de Coubertin ne se conforme pas à la tendance publique devenue «de plus en plus favorable» à la présence d'olympiennes. Il poursuit son combat en condamnant, en 1928, le Congrès de Barcelone qui vient d'approuver la participation féminine dans cinq épreuves d'athlétisme. Il faudra attendre le début des années cinquante pour que l'acceptation soit notable, mais elle demeure toutefois considérée comme conservatrice. En 1976, les athlètes féminines ne représentaient que 20% de la participation totale des Jeux olympiques ( Simri, 1979). Théberge (1990) abonde dans le même sens en clamant une sous-représentation des femmes.

Les Jeux olympiques représentent un des nombreux plans sur lesquels on peut être témoin du progrès sportif des femmes. Ils introduisent une vue d'ensemble de la situation mondiale des femmes athlètes. Parallèlement à ce mouvement d'ouverture modéré, au Canada quelques sports se sont timidement ouverts aux femmes. C'est le cas entre autres, du hockey sur glace.

En 1984, 20 000 jeunes filles pratiquent ce sport, même si l'Association Canadienne de Hockey Amateur ne les a reconnues qu'en 1982, date du premier championnat provincial de hockey féminin. Maintenant, l'A.C.H.A compte des représentantes dans la division du hockey féminin. C'est également le cas pour Sport Canada. En effet, le sport a tellement gagné en popularité auprès des femmes, qu'il a fallu créer un regroupement parallèle au sein de l'A.C.H.A et de Hockey Québec. On a alors nommé des dirigeantes qui s'occupent exclusivement du volet féminin.

Des camps de formation sont maintenant mis sur pied pour les femmes. C'est ainsi que des programmes de niveaux I et II ( programmes de certification d'entraîneurs) sont dispensés, des ateliers sont également offerts pour former des arbitres féminins.

Gaston Marcotte, professeur au département d'éducation physique de l'université Laval et responsable du comité provincial pour le développement du hockey féminin, mentionne que cette pratique a pris du retard au Québec, comparativement aux autres provinces dont l'Ontario. En effet, en 1989, on dénombrait 35 équipes féminines à l'intérieur de la Fédération québécoise de hockey amateur sur un total de 6 271 formations, ce qui ne représentait même pas 1% ! Paradoxalement, l'Ontario pouvait être fière de ses 7000 hockeuses membres de son regroupement provincial ( *La Presse*, 1er mai 1990, p.12 ).

Du même coup, lorsqu'on parle de retard, on peut difficilement éviter de parler du golf. S'il existe un sport qui, encore aujourd'hui, démontre clairement son inertie face à la faible représentation féminine à l'intérieur des clubs privés, le golf en sort grand champion. On pourrait presque croire à un entêtement chronique, lorsqu'on prend connaissance que jusqu'en 1993, il existait toujours des clubs qui n'admettaient ni Noirs, ni femmes. C'est effectivement le cas d'un club de la côte Ouest, le Augusta National Golf Club. Au Québec, la palme revient au club de Laval-sur-le-Lac, qui n'a admis ses premières joueuses qu'en 1990.

Un article de *La Presse* du 28 juillet 1993, mentionne que c'est en grande partie à cause de la récession, que plusieurs clubs ont dû réviser leurs critères d'admissibilité et finalement, consentir à accueillir des golfeuses à l'intérieur de leurs rangs.

Même si les gains sportifs des femmes sont gigantesques, il demeure plusieurs secteurs d'activités où elles sont sous-représentées. En guise d'exemple, notons l'arbitrage. Voici quelques cas dans le monde.

En 1962, à Londres, une jeune femme de 23 ans se qualifie aux examens d'arbitre en soccer britannique. «L'association des arbitres, dont les membres étaient absolument horrifiés à la seule pensée d'une présence féminine, ont fait appel à l'association de football, qui dirige les joutes de soccer» (*Le Devoir*, 2 novembre 1962, p. 14). Le secrétaire de cette association a fait le commentaire suivant: «Une femme arbitre ne saurait que compliquer le football».

Le même scénario s'est répété en 1969, où une arbitre new-yorkaise s'est vue refuser un contrat par le président des ligues mineures de baseball. Madame Bernice Gera a finalement eu gain de cause, en 1972, devant une Cour d'appel de New-York. Le baseball s'est trouvé coupable de discrimination, puisqu'il imposait des standards physiques aux arbitres (*Le Devoir*, 15 avril 1972, p.11). Une problématique de taille a persisté: obtenir un plastron convenable, car il ne s'en fabriquait que pour les hommes!

Au basket-ball, la proportion d'arbitres féminins est de 32 % en 1999 ( Selon les propos de Philippe Nasr de la Fédération québécoise de basket-ball).

Un communiqué d'Otto Jelinek en 1986, apportait des statistiques sur les femmes et le sport dans plusieurs secteurs d'activités. Ces statistiques parlent d'elles-mêmes. Au Canada, de tous les entraîneurs de haut niveau sur les équipes nationales, seulement 7% sont des femmes. Toujours au niveau national, les femmes au poste de directeurs techniques ne représentent que 17% et finalement, aux Jeux d'été du Canada, la participation féminine en tant qu'athlètes ne dépassait pas les 34%. (Communiqué du Gouvernement du Canada, Condition physique et Sport amateur, 6 octobre 1986). Tous ces lieux de résistance seront élaborés davantage à l'intérieur du chapitre 5.

Malgré tout, il y a un sport qui témoigne d'une belle réussite féminine: la ringuette. Mise sur pied en 1963, afin d'offrir une alternative à un hockey protectionniste de sa chasse-gardée mâle, cette discipline sportive met l'accent sur la non-violence et le jeu d'équipe. Elle fonde même sa propre Fédération après seulement 10 ans d'existence. En 1983, on dénombrait 60 000 joueuses au Canada dont 4 000 au Québec. Toujours en 1984, même la direction est majoritairement féminine, puisque le conseil d'administration compte huit femmes sur onze ( *Le Soleil*, 2 avril 1983).



## CHAPITRE IV

### LES OBJECTIONS À LA PRATIQUE SPORTIVE FÉMININE

Comment expliquer la faible représentation des femmes à l'intérieur du domaine sportif ? Durant le XIX<sup>ème</sup> siècle et jusqu'à la moitié du XX<sup>ème</sup>, c'est toujours la conception traditionnelle du rôle de la femme qui limite ses libertés. Cette conception est omniprésente dans la littérature de cette époque, aussi bien dans les pamphlets, les livres que dans les articles de journaux, etc. On considère que le sport n'est pas une affaire de femme. Évidemment, il est mal vu de la voir perdre son temps, de se donner en spectacle. La convenance veut qu'elle soit davantage discrète, voire même effacée. C'est pourquoi les dirigeants religieux et civils développent des arguments pour légitimer leur point de vue.

Le présent chapitre est consacré à l'explication de ces objections. Nous serons en mesure, à la fin de celui-ci, de constater quelles sont les valeurs en cause.

#### Les objections morales

Jusque vers la fin des années 50, la religion catholique encadre les agissements des hommes et des femmes, contrôle et sanctionne au besoin la majorité des pratiques sportives par les femmes. Son but premier, comme il en a été question dans un chapitre précédent, est avant tout de prendre soin de son époux, de fonder une famille et

d'éduquer les enfants. Les pressions idéologiques exercées par la société dissuadent les femmes à pratiquer des sports. Son rôle de mère, d'épouse et la ligne de conduite qui doit en résulter vont à l'encontre de ce désir. La position des institutions dominantes du début du siècle, concernant la pratique sportive féminine, est claire et ferme: la femme n'a pas sa place dans ce domaine masculin.

L'un des premiers signes du désir d'émancipation fut la pratique sportive par les femmes. Au début du XIX ième siècle, l'activité sportive est considérée comme un temps de loisirs, où ses adeptes s'occupent à se changer les idées après une journée de dur labeur. Le sport est synonyme de divertissement pour les hommes. Pour les filles, bien que l'on reconnait le besoin pour elles aussi de se divertir, les périodes consacrées aux sports sont généralement qualifiées d'occasions de les corrompre. « La récréation qui est trop longue n'est plus un délassement permis, c'est un temps perdu et une véritable oisiveté, dont il faudra rendre compte à Dieu » ( Langlois, 1880). Une récréation féminine semble être égoïste et fait surtout preuve de luxure ( Henderson et Allen, 1990 et Shank, 1986, cités dans Lenskyj, 1994, p. 9 ). Égoïste, parce c'est contre le principe entretenu par la société voulant que la femme doit faire passer les besoins d'autrui avant les siens.

La femme, en accord avec ses convictions religieuses et morales, doit avoir un comportement digne de sa vocation et surtout, éviter d'attirer les regards en se donnant en spectacle. Les sportives font accourir les foules curieuses, comme des personnages insolites dans une foire, puisque la population paie pour les voir. Inutile de dire qu'elles

sont l'objet de moqueries de toutes sortes. Celles qui font fi de ces inconvénients et continuent de s'exhiber de la sorte sont traitées en marginales.

Moralement, il est également impensable qu'on favorise la promiscuité des sexes. Avec toute l'énergie déployée à entretenir un fossé entre les deux sexes, on condamne alors toutes possibilités de cohabitation et de voisinage qui viendraient mettre en péril cet équilibre précaire. Pour le clergé, les amusements et les jeux qui semblent, à première vue, anodins et sans grand danger, sont « la source de mille pensées, de mille désirs et de mille familiarités qui réjouissent l'enfer » ( Propos d'un prêtre du diocèse de Montréal, cité dans Langlois, 1880 ).

L'argument intellectuel est aussi mis à contribution. Si la femme n'est pas l'égal de l'homme mais plutôt à son service, pourquoi la laisserait-on pratiquer les mêmes activités?

« Le fait que les hommes "régissent" le temps et les activités des femmes dissuade fortement ces dernières de pratiquer un sport ou un loisir » (Lenskyj, 1994. p.10).

L'Église institutionnelle a confiné la femme à l'intérieur de deux idéaux: la virginité et la maternité. Hors de ces voies, la femme a peu de chance de se réaliser pleinement. Telle est la conclusion à laquelle s'est heurté un groupe de féministes,

participant à un colloque sur le corps de la femme et l'Église, tenu à Rimouski en août 1978. En plus de mettre en cause l'oppression exercée par le catholicisme, ces femmes pointent du doigt l'étendue du pouvoir masculin qui se perpétue encore au XX<sup>ième</sup> siècle. Les femmes veulent s'affirmer, aller au-delà des limites jusqu'ici imposées.

### Les objections physiologiques

De toutes les oppositions faites au sport féminin, celles faisant état de la morphologie sont, sans aucun doute, celles qui ont le plus évolué. Dépassées pour la plupart aujourd'hui, elles ont bel et bien eu un impact à un certain moment.

Longtemps les médecins et les scientifiques ont cru que la pratique d'un sport était néfaste pour le corps féminin, que sa physiologie ne lui permettait pas de déployer des efforts soutenus, à cause de leur force et de leur masse musculaire qui diffèrent grandement des hommes. À la fin des années 1800, les " Pilules de Longue Vie " du chimiste Bonard ( Le Soleil, 30 novembre 1899 ), et le Vin St-Michel ( La Patrie, 2 février 1901, p. 20 ), représentent des moyens beaucoup plus en vogue que l'exercice physique pour se remettre sur pieds. Il n'y a rien de tel pour redonner au teint son éclat et de la vigueur au corps! On déconseillait fortement aux femmes de s'adonner à la pratique sportive croyant qu'elle pouvait mettre leur santé en péril. Instructeurs, médecins, sommités du domaine sportif avaient de véritables inquiétudes face à la pratique des

sports par les femmes. Il y a un siècle, des mises en garde étaient données quant à l'intensité qu'elles devaient fournir et la durée des efforts déployés.

L'opinion face aux interdits physiques est mitigée. Certains organismes, détenant une vision à l'avant-garde et allant à l'encontre de la médecine et surtout de la morale, prônent les bienfaits de l'activité physique chez les dames. Cependant, ils ne représentent qu'une quantité négligeable, qui n'influence pas la situation de façon tangible. C'est le cas de la Palestre Nationale qui, en 1918, est en faveur d'activités physiques adaptées pour les femmes.

Jusque vers les années 30, l'une des objections les plus répandues concerne le pouvoir d'enfantement. On croit que l'entraînement causé par la pratique d'un sport quelconque favorise l'augmentation du volume de la fibre musculaire et que le durcissement de ces muscles, plus précisément ceux de l'abdomen, peuvent nuire au passage de l'enfant lors de la naissance. C'est, entre autres, des raisons pour laquelle, malgré ce fait, que seule était admise Demeter, déesse de la fécondité aux Jeux de la Grèce antique.

La plupart des interdits sont levés depuis les années 60, dû en grande partie aux recherches scientifiques, qui présentent de nouvelles conclusions. En 1972, le Dr Jack Bullard, médecin et président de l'Association canadienne de médecine sportive, écrit un article sur la méfiance que doivent avoir les femmes envers certaines pratiques: « Le surf

et le ski nautique sont néfastes pour le vagin et le rectum. Les douches vaginales et les lavements intempestifs entraînent des inflammations et des lacérations » ( *La Presse*, 19 octobre 1972 ).

Pourtant, la plupart des activités sont inoffensives, si l'on tient compte des précautions psychologiques et morphologiques pour les jeunes filles en âge pubère ( Héraud, 1972, p.15 ). Les années 70 marquent encore davantage la possibilité d'un sport non dommageable. Qui plus est, on découvre à travers les recherches, que la pratique d'activités sportives par les femmes leur procure de nombreux bénéfices, dont la conservation d'un équilibre physique et psychique. En effet, les modifications métaboliques engendrées par l'entraînement ont des influences favorables.

Pour ce qui a trait à la perte de féminité, elle peut effectivement survenir lorsque le sport n'est pas adapté aux possibilités et aux limites de l'organisme féminin. Dans ce cas, la virilisation n'est qu'apparente ( masse musculaire plus développée par exemple ). La féminité est bien plus une question d'affirmation, qui tient davantage du domaine psycho-affectif ( *La Patrie*, semaine du 2 au 8 février 1975 ).

La problématique de la masculinisation de la femme par le sport peut être ambiguë. Elle dépend de la définition que l'on donne aux mots féminité et masculinité. Pour qu'une femme soit féminine, doit-elle naturellement le faire transparaître dans son agir, sa gestuelle ou bien est-ce seulement une question de psychologie, c'est-à-dire se

sentir femme? Le dictionnaire définit la féminité comme l'ensemble des caractéristiques propres à la femme. Ces caractéristiques sont de trois ordres: physiques, psychologiques et sociologiques. On parle de caractéristiques physiques pour les traits corporels, la fonction de reproduction, entre autres. Le côté psychologique étant davantage centré sur les aspects émotifs, affectifs et intuitifs propres aux femmes. Les caractéristiques sociologiques font appel, dans un premier temps, aux rôles que la société a donné à la femme. En découle inévitablement, tout le côté de l'esthétisme féminin tributaire des standards de beauté, par exemple. On navigue ici entre l'objectivité et la subjectivité. Aussi, il ne faut pas s'étonner si les valeurs et les idéologies sont des critères dominant les faits objectifs.

Les caractéristiques physiques sont irréfutables. Le côté psychologique devient, quant à lui, plus épineux. On le constate facilement par ce mythe qui demeure encore de nos jours: l'augmentation de l'estime de soi par le sport virilise la femme ( Ferris, dans Errais, 1981 ).

La féminité vue par la société tend à se redéfinir. L'éventail des rôles s'élargit et les références esthétiques évoluent vers une tolérance d'une plus grande diversité, respectant ainsi la recherche d'authenticité personnelle. Les muscles sont de moins en moins perçus comme masculinisants. Par contre, dépassé une certaine mesure, les préjugés sont toujours présents. Les femmes culturistes par exemple, doivent encore y faire face.

Nous sommes en mesure de constater, avec les progrès de la recherche sur la physiologie, que le corps féminin possède des attributs physiques qui lui donnent certains avantages à la pratique sportive. Il est reconnu par exemple que les femmes, même si leur masse musculaire est moindre que celle des hommes, sont en général plus souples que ceux-ci, dû au fait que leurs muscles sont plus longs et leurs tendons plus courts. Cela s'observe entre autres en gymnastique, en patinage artistique où certains mouvements de flexibilité sont exécutés plus facilement par les athlètes féminines.

En 1990, Broeckaert et Baeyens, deux médecins spécialistes en médecine sportive, ont publié un ouvrage sur la femme et le sport, où ils démontrent que celles-ci, contrairement aux anciennes idéologies, possèdent des avantages physiques marqués sur les hommes.

Par exemple, le développement de la ceinture pelvienne chez le femme lui donne un avantage en natation, puisque le centre de gravité est déplacé vers le bas. Aussi, puisque les tissus adipeux sous-cutanés sont plus importants, les femmes possèdent une meilleure isolation thermique, ce qui leur offre un avantage pour les sports aquatiques. En effet, en guise d'exemple, en 1978, le record de la traversée de La Manche, dans les deux sens, était toujours détenu par une femme.

Autre exemple, selon l'article de Claude Bouchard de l'Université Laval, paru dans *Le Soleil* du 2 mars 1974, une femme sédentaire de vingt ans démontre un



pourcentage de graisse d'environ 23 % contre 18 % chez l'homme. Entraînée, ce pourcentage chute à 8% contre 5 % chez l'homme. Ce sont ses caractères génétiques qui empêchent son métabolisme de descendre plus bas.

### Les objections esthétiques

Le jugement de Coubertin était sans équivoque face à l'olympisme féminin: inintéressant et inesthétique. Il faut dire que le Baron était un homme de son temps et que la plupart de ses contemporains partageaient son avis.

Aujourd'hui, même pour une femme, un corps musclé, svelte et athlétique est synonyme de santé et de bien-être. La culture des corps est maintenant chose courante peu importe le sexe. La libéralisation des secteurs d'activités reliés traditionnellement aux hommes tels que: le travail rémunéré, le milieu politique, la pratique sportive et certains champs professionnels, font en sorte que l'écart engendré par le fossé des différences sexuelles s'amenuise. Pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi. Autrefois, la femme devait faire preuve de grâce dans ses faits et gestes, et les rondeurs étaient davantage une marque de grande beauté que d'embonpoint. « La grâce veut des formes rondes. Voyez la joie d'une femme qui peut dire de sa rivale : Elle est bien anguleuse ». ( *Le Devoir*, 23 juillet 1910, p.4 ). Par exemple, le corps massif et musclé d'une athlète, qui participe au lancer du poids et du disque, ne cadre pas vraiment avec l'image de "sex-appeal" qu'une femme devrait ordinairement refléter. La délicatesse, la fragilité légendaire attribuée aux

femmes font alors place à la robustesse, voire même à la virilité des hommes. C'est exactement là que le problème se pose.

Le modèle idéal du corps féminin par ses standards de beauté a grandement évolué depuis le début du siècle. Le *beau sexe* était alors surtout valorisé, comme mentionné plus tôt, lorsqu'il possédait des rondeurs attrayantes, un teint de pêche et une grâce proprement féminine. À l'époque de l'avènement de la bicyclette, vers 1890, les femmes ont décidé de suivre la mode et d'imiter les messieurs. Bien que la pratique du vélo n'est la mecate que de la bourgeoisie, eux qui peuvent à loisir disposer de leur temps et de leur argent, l'engouement est immédiat. Cependant, peu de gens approuvent que les demoiselles y prennent part. Dans un article de *La Patrie* du 14 juillet 1893, on déplore le fait que les jeunes femmes se mettent à pédaler au risque de perdre leur féminité:

« Au lieu de ces jolis peton, de ces délicieux bas de jambes emprisonnés de soie, ces dames exhiberont de solides poteaux télégraphiques, de robustes et massifs mollets taillés à coups de serpes. Plus de tailles onduleusement cambrées! Plus de corsages fringants! (...) Cous tannés par un amalgame de poussières et de soleil, poitrines renfoncées, épaules voûtées, varices aux jambes et calus un peu partout, voilà le suggestif spectacle que nous offrira bientôt le beau sexe ».

Et que dire de la position peu élégante que doit prendre la cycliste, c'est-à-dire à califourchon. En plus d'être une démonstration de mauvais goût, la posture gêne la femme.

En plus d'avoir à s'habituer de voir une femme faire du sport, il faut aussi se questionner sur la tenue qu'elle devra porter afin de demeurer digne. Qu'aujourd'hui une femme coure en camisole ultra moulante et en «shorts» est un phénomène courant. Dans un contexte compétitif, cela devient même une nécessité: être à l'aise dans ses mouvements et à l'extrême, n'avoir que le minimum pour ne pas nuire à la performance.

Remontons au début du siècle et imaginons les femmes de cette époque: robes longues jusqu'au sol, manches jusqu'aux poignets. Divulguer une cheville était alors carrément indécent. La mode est aussi aux corsets, véritables engins de torture qui, de par leur compression, déforme la cage thoracique pour donner à ces dames une taille aussi fine que celle d'une guêpe. C'est probablement durant ces années que la maxime

populaire " il faut souffrir pour être belle" a dû voir le jour! On allait même jusqu'à dire que les femmes s'abstenaient de manger, pour ainsi éviter un gonflement de l'estomac, qui leur aurait été insupportable, vu leur accoutrement.

En plus d'avoir à se faire à l'idée que les femmes s'adonnent à certaines activités sportives, un autre problème de taille se dessine: que vont-elles porter? Ce n'est qu'en 1849 que l'on aperçoit les premières femmes en pantalons. Des féministes new-yorkaises qui, frôlant le scandale, osent porter ce vêtement réservé exclusivement aux hommes. En fait, tout ce qui pouvait faire deviner les formes féminines, même celles des jambes, devenait obscène. En 1899, un article paraît dans *La Presse* au sujet de la tenue vestimentaire que porte les joueuses de baseball: « Le beau sexe serait mieux dans son rôle en recherchant les prix de vertu qu'en parcourant le champ en costume écourté!». À cette époque, les jeunes filles jouent en jupon court et en collants.

En 1918, le costume des gymnastes est composé d'un corsage de flanelle bouffant, d'une jupe courte de couleur préférablement foncée, d'une culotte et de bas de même couleur. Vers les années 30, on se demande quelle est la tenue idéale pour jouer au tennis. Un courrier, publié dans *La Presse*, tente d'y répondre. Voici la question d'une jeune fille: « Que pensez-vous de la mode des "shorts" pour le tennis ?» Voici la réponse donnée:

« Je pense que bien peu de femmes ont une anatomie assez parfaite pour porter ce vêtement sans risquer quelques remarques désobligeantes. Il est peut-être commode pour le tennis, mais dans beaucoup de milieux bien pensants, on le juge peu conforme à la pudeur féminine »

( *La Presse*, « Le courrier de Colette », 18 juillet 1935, p.31 ).

Depuis quelques décennies, la tenue sportive des femmes, quelle que soit la discipline, s'est métamorphosée en partie à cause de l'évolution de la mode, de la libéralisation des mœurs et des principes concernant le côté pratique. Par exemple, la robe de patinage artistique a perdu avec les années, quelques centimètres et quelques dentelles.

« Certains sports d'hiver, patin, ski, raquettes et autres, entraînent des occasions particulières de péril moral, surtout quand ils se pratiquent en commun avec les deux sexes; et ils deviennent de plus en plus à la mode ».

(*Circulaire au Clergé*, 1938. vol. XV, no. 52, p. 482).

Les "costumes de sport " sont tolérés dans la mesure où ils ne s'opposent pas au bon goût et à la morale. Les membres des groupements d'Action catholique se donnent la mission de jeter un oeil vigilant, et au besoin de réagir aux " modes risquées ".

Le désir d'atteindre des performances de plus en plus élevées chez les athlètes féminines a fait naître un nouveau problème concernant l'esthétisme des femmes:

l'hermaphrodisme ou les athlètes hybrides, c'est-à-dire des athlètes mi-hommes mi-femmes. Il n'est pas question ici des transexuels, mais de vraies femmes qui, en prenant certaines substances pour ainsi voir leur capacité cardio-vasculaire et leur masse musculaire s'accroître, ont vu apparaître des caractéristiques physiques propres aux hommes. C'est à ce moment qu'on a assisté à une transformation physique bouleversante des athlètes féminines. Celles-ci développaient une carrure de la morphologie générale; épaules plus larges, disparition quasi complète de la poitrine, changement du timbre de la voix qui devient plus rauque et les intonations considérées davantage comme masculines. On n'a qu'à se souvenir des nageuses Est-Allemandes aux Jeux olympiques de Montréal en 1976. Parallèlement aux transformations physiques s'ajoutent des obstacles à la possibilité d'enfantement puisqu'on assiste bien souvent à l'arrêt complet des règles, bien que ce problème ne s'identifie pas nécessairement à la prise de substances illicites, mais dans la plupart des cas, à un entraînement trop intense.

Aux Jeux olympiques d'Albertville, afin de contrer cette réalité persistante et pour être certain que les titres de championnes olympiques soient bel et bien décernés à des femmes, les tests génétiques visant à déterminer le sexe des athlètes sont appliqués. En plus des tests habituels de dopage, les participantes doivent se soumettre dorénavant au test de féminité.

L'esthétisme rencontre la morale: l'immodestie des modes.

L'avènement du sport féminin fait naître plusieurs problématiques dont celle de la tenue vestimentaire. Dans plusieurs cas, les objections de clergé catholique face à l'accessibilité des femmes à la pratique sportive mettaient en cause l'esthétisme.

Le seul vêtement adéquat pour les sportifs était propriété masculine: le pantalon. Les sportives ont tôt fait de reconnaître que leur longue jupe était bien peu pratique, et même encombrante. Quelques courageuses ont alors fait l'emprunt des « culottes » à des fins sportives. Cette image masculinisante de la femme en a fait sursauter plus d'un. Les patineuses, les skieuses, portaient le pantalon. La vague de popularité du pantalon chez les femmes sportives devint si forte, que les évêques ont dû faire preuve de tolérance, même si pour eux, le port de ce costume relevait pratiquement du travestissement. On fait alors contre mauvaise fortune bon cœur d'un fait dont le contrôle devient presque impossible, vu son ampleur. Mais la position du clergé reste pourtant la même: «Le costume masculin pour la femme est contraire aux précieuses traditions de saine réserve et de dignité chrétienne» ( Mgr. A. Camirand, 1941. p. 33 ).

On en vient alors à émettre certaines restrictions: le costume masculin ne doit pas être porté en public et, la jeune fille qui le revêt, le fait seulement là où il y a nécessité, sinon il fait l'objet de scandale. Toujours selon les propos de Mgr. Camirand, le jour où

les costumes seront en vogue « dans nos humbles villages et petites villes de campagne, nous devons admettre que nos mœurs, si chrétiennes et si admirables dans le passé, ont subi un recul regrettable» (p. 34).

Le pantalon n'est pas le seul bout d'étoffe qui a fait parler de lui. Le maillot de bain féminin a également défrayé la manchette. À l'heure où la pudeur, «sentiment protecteur de la vertu» (p. 35) est en perte de vitesse, le cardinal Villeneuve se bat pour préserver ce qu'il en reste.

Lors de son discours du 8 janvier 1934, devant les membres de la Ligue de Sécurité de Québec, le Cardinal Villeneuve fait part de sa perception du maillot de bain féminin:



« Les costumes de bain pour personnes du sexe féminin doivent être suffisamment haut sur la poitrine et les épaules pour éviter tout semblant de provocation. De même, le maillot devrait être recouvert d'une jupe qui aille à peu près jusqu'aux genoux. Il serait même à souhaiter que tel costume vint comporter comme autrefois une sorte de large manteau qui voile le relief des formes du corps, autrement la suggestion pour être discrète ou hypocrite n'en est souvent que plus vive ».

(Mgr. J.-M.-R. Villeneuve, 1934, p.23 )



Figure 7. Le Maillot de bain approuvé par la Ligue catholique féminine.( Dans Dumont et al.1982. p.245)

Voilà à quoi ressemble le maillot conforme. Cependant, on peut se poser la question à savoir si la pose du mannequin de la figure 7 l'est vraiment. Le Cardinal Villeneuve met également en garde les commerçants de maillots. Ils doivent « tenir compte des lois de la modestie plus que des modes sensualistes qui ont cours ». Malheur à celles qui font fi de ces mesures: «Les personnes qui introduisent quelque part une mode nouvelle et qui excite l'étonnement par son audace sont coupables de péché mortel». ( p. 24). La damnation ! C'est ce qui guette les jeunes filles, disons-le, en avance sur leur temps. Avec les modes d'aujourd'hui, il y aura de la place au paradis !

Malheureusement pour l'Église, gardienne de la morale, les modes parisienne et new-yorkaise gagnent en popularité chez les jeunes Québécoises. Les magazines et les journaux n'en font que plus de promotion. L'esthétisme gagnera son duel contre la morale, car la femme l'a voulu et ce que femme veut... !

## CHAPITRE V

### L'ÉTAT ACTUEL DE LA PRÉSENCE FÉMININE

De nos jours il est tout à fait normal de voir des femmes se livrer à la pratique du sport. Au Québec, nous avons compté plusieurs athlètes qui ont excellé dans leur sphère respective. On pense à Josée Chouinard et Isabelle Brasseur en patinage artistique, à Nathalie Lambert et Sylvie Daigle en patinage de vitesse, à Myriam Bédard en biathlon, à Sylvie Bernier et Annie Pelletier en plongeon, pour ne nommer que celles-ci. Toutes se sont hissées au sommet de leur sport à force d'ambition et de tenacité. Certaines ont même fracassé des records mondiaux ou marqué l'histoire par leurs exploits.

Aujourd'hui qu'en est-il de la pratique sportive féminine ? Les femmes sont-elles toujours bienvenues peu importe le sport ? Si oui, pourquoi une femme gardien de but comme Manon Rhéaume n'a pu aspirer à une carrière dans la Ligue Nationale ? Ce sont toutes des questions qui méritent un questionnement.

La première victoire des athlètes féminines fut d'avoir tout simplement accès à la pratique sportive. Leur combat n'est pas pour autant terminé puisqu'elles doivent maintenant faire face aux disciplines traditionnellement masculines comme le hockey (en mixité, par exemple dans la ligue nationale), le football, le baseball, la course automobile, l'haltérophilie, la lutte. Elles se buttent toujours aux préjugés et aux stéréotypes persistants, voulant que la femme demeure un être fragile, qu'elle ne soit pas

l'égalité de l'homme, donc qu'elle ne doive prendre part aux activités, que dans la mesure de ses capacités.

Certaines portes closes demeurent toujours verrouillées. Par exemple, aux Jeux olympiques de Barcelone, on comptait 86 épreuves féminines contre 158 strictement masculines. Seules 12 épreuves étaient mixtes. Depuis les Jeux de Séoul en 1988, on note une mince augmentation de 1% du nombre de participantes par rapport aux hommes. Enfin, des 13 épreuves olympiques des Jeux d'hiver, le bobsleigh et le saut à ski sont toujours fermés aux femmes. Toujours à Barcelone, comment expliquer que certaines délégations étaient composées exclusivement d'athlètes masculins?

Aux derniers Jeux d'été d'Atlanta, il s'est produit un fait remarquable. Ce fut la première fois que le contingent canadien comptait plus de femmes que d'hommes.

#### Les contextes juridique et institutionnel.

Alice Milliat fonde en 1921 la Fédération Sportive Féminine Internationale (FSFI), qui a été à l'origine des premiers Jeux olympiques féminins à Paris en 1922. Ces Jeux ont eu lieu à tous les quatre ans, tout comme les Jeux actuels, jusqu'en 1934.

Afin de tenter d'éliminer la discrimination faite envers les femmes en milieu sportif, le Rapport de la Commission royale d'enquête sur le statut de la femme de 1970

présente deux recommandations directement reliées à la participation féminine dans les programmes sportifs. En effet, la recommandation # 77 demande que les provinces et les territoires revoient leurs politiques, afin de s'assurer que les programmes scolaires offrent aux jeunes filles, des opportunités égales de participer aux activités sportives et athlétiques, en premier lieu; et deuxièmement, d'établir des politiques qui encouragent et motivent les filles à s'adonner aux pratiques sportives. La recommandation # 78 souhaite que des recherches soient menées, afin de déterminer les raisons du faible taux de participation des jeunes filles aux programmes sportifs dans les écoles, et de trouver des moyens d'y remédier.

Selon Keyes (1990), les années 80 marquent un point tournant dans l'histoire sportive des femmes. Cette décennie est témoin de la tenue de nombreuses conférences portant sur les athlètes féminines dont celle de mars 1980 à Vancouver, commanditée, entre autres par la Fitness and Amateur Sport (FAS), qui promouvoit l'adhésion des femmes aux sports.

La conférence tenue à Hamilton en mars 1981 a, elle aussi, été d'une grande importance, puisqu'elle a marqué la création de l'Association Canadienne pour l'Avancement des Femmes dans le Sport ( ACAFS).

De toutes les discussions, une conclusion a été soulevée: malgré tous les efforts mis en oeuvre afin d'élargir les horizons sportifs des femmes, rien de vraiment concret n'a

été réalisé depuis le dernier symposium de 1974. Les femmes sont toujours sous-représentées en tant que participantes, organisatrices et administratrices à tous les niveaux, quel que soit le sport. Malheureusement les observations font foi que les inéquités basées sur le sexe tardent à disparaître et que le système sportif est sexiste (Keyes, 1990).

En 1986, Sport Canada introduit une politique sur les femmes dans le sport qui encourage l'atteinte de l'égalité. Elle déclare que l'égalité n'implique pas seulement les mêmes opportunités de participation pour les femmes, mais indique plutôt qu'elles ont droit aux activités de leur choix et qu'elles peuvent profiter des mêmes conditions, en tant que compétitrices, entraîneuses et officiels, que celles des hommes.

#### Les lieux de résistances

On aurait eu tort de croire, qu'avec tout le chemin parcouru dans la quête à l'accessibilité, que tous les obstacles, maintenus depuis des lustres à cause d'une mentalité rétrograde, se seraient soudainement retirés devant les femmes. De tous les secteurs sportifs qui demeurent sexistes à l'endroit des femmes, notons les règlements discriminatoires de quelques regroupements sportifs, les équipements dont le monopole demeure réservé aux hommes, les horaires tout à fait insensés qui leur sont attribués, les budgets accordés, et l'absence de facilités d'hygiène à l'intérieur des centres sportifs.

Certains sports ont persisté longtemps à tenir les femmes à l'écart et d'autres persistent encore. C'est le cas, entre autres du golf. Ironiquement, dans un magazine traitant des femmes et du golf, l'auteur mentionne que le terme "golf" provient des premières lettres de cette affirmation: Gentlemen Only, Ladies Forbidden! (Hommes seulement, femmes interdites). Il n'est donc pas surprenant qu'en 1997, certains terrains demeurent réservés uniquement aux hommes, que dans d'autres, il y ait des départs séparés pour les femmes, que les joueuses ne soient admises qu'à certaines heures (très tôt le matin ou après la joute des messieurs), et finalement, que dans certains clubs, les femmes n'aient toujours pas accès au bar, par exemple.

Le hockey est aussi un bon exemple pour faire état des secteurs réticents face à la présence des femmes. Connue comme un sport viril, l'idée d'y voir des femmes y prendre part semble impensable. Même en cette dernière décennie du 20<sup>ème</sup> siècle, le hockey féminin ne possède pas encore ses lettres de noblesse. Les jeunes filles intéressées doivent s'armer de patience et faire preuve de tenacité et même d'entêtement pour y avoir accès, surtout au niveau amateur et à l'intérieur de formations masculines. Les structures, les aménagements et l'organisation étant peu propices à la venue de femmes, celles-ci doivent malgré elles s'en accommoder.

Les quelques exemples qui suivent démontrent quelques-unes des difficultés rencontrées par des jeunes hockeyeuses.

En Ontario, la Commission des Droits de l'homme permet maintenant aux filles de s'aligner à l'intérieur d'équipes masculines, en accord avec l'Association de hockey de cette province, en autant que les joueuses possèdent des caractéristiques comparables aux garçons. C'est « l'affaire Hunstville » vers les années 70, qui ouvre le débat et crée un précédent. Une fillette de 11 ans se voit refuser l'opportunité de faire partie d'une équipe d'étoiles de division atome ( *Le Devoir*, 3 novembre 1977 ). Au Québec, le même scénario se répète. «L'affaire Turbide» se termine même devant un jury de la Cour supérieure en 1978. Une autre jeune fille, gardienne de but, se voyant exclue de l'équipe de division bantam, amène la Fédération Québécoise de Hockey sur glace devant les tribunaux. Celle-ci tente d'expliquer sa position en évoquant des raisons médicales. La Fédération veut, en interdisant la mixité, protéger la santé et le bien-être physique des jeunes filles. Selon elle, jusqu'à la puberté, le développement physique est plus précoce chez les filles. Dans un autre ordre d'idées, elle stipule que les vestiaires ne sont pas aménagés pour recevoir des filles et des garçons de façon simultanée.

Le juge donne sa décision en faveur de la jeune joueuse, en indiquant que refuser à une jeune fille l'accès à une équipe de hockey représente une violation des droits de la personne.



« Les responsables du hockey amateur au Québec ont nullement le droit d'empêcher les filles de jouer au hockey avec ou contre des garçons tant et aussi longtemps qu'on ne sera pas parvenu à former des équipes féminines séparées et offrant les mêmes possibilités de pratiquer ce sport qu'on le fait présentement à la gent masculine ».

( *Le Devoir*, 16 novembre 1978 ).

Cette décision, prise le 15 novembre 1978, a eu pour effet d'annuler tous les règlements des regroupements sportifs qui allaient à l'encontre de ce jugement.

Aux États-Unis, Charlise Brown, adepte du plongeon, doit également s'adresser aux tribunaux pour que l'université, où elle étudie, lui permette de faire partie de l'équipe masculine. L'équipe féminine, avec laquelle elle évoluait, n'offrait pas un niveau assez élevé pour ses capacités. S'entraînant maintenant avec les garçons, sur 25 athlètes dont 24 hommes, elle se classe au 5 ième rang.

Cette nouvelle jurisprudence engendre alors un remaniement des règlements et des structures existantes. Prenons par exemple les vestiaires. Dans la plupart des cas, les femmes s'habillent et se douchent dans un local séparé. Elles rejoignent ensuite leurs coéquipiers pour les instructions d'avant-match de l'entraîneur.

Le cas de la gardienne de but Manon Rhéaume est particulièrement intéressant puisqu'il englobe toutes les facettes problématiques d'une femme dans un milieu

d'hommes. Dans un premier temps, qu'une fille prenne part à la ligue junior majeure de hockey du Québec tient déjà de l'exploit. Elle crée en effet un précédent mondial lorsqu'elle doit prendre la relève du gardien des Draveurs de Trois-Rivières. Elle fait alors tomber les stéréotypes lorsqu'en plus elle est repêchée par le Lightning de Tampa Bay, une nouvelle équipe de la ligue Nationale de hockey. Beaucoup pensent alors à un coup de marketing de la part de Phil Esposito, directeur gérant de l'équipe, mais elle gagnera rapidement le respect des joueurs lors du premier entraînement de l'équipe. Au tout début, ses coéquipiers retenaient leurs tirs de peur de la blesser. En prenant connaissance de ses capacités et de son talent, ils ont vite fait d'y aller de leurs meilleurs tirs.

La problématique du vestiaire revient également. En plus de la mixité, d'autres situations ambiguës surviennent. Les journalistes, habitués de faire leurs entrevues dans le vestiaire, se demandent s'ils peuvent entrer pendant qu'elle se change! Dans certains cas, elle doit attendre que ses collègues aient terminé avant d'entrer. Autre ennui: avec qui chamberer lors des voyages de l'équipe ? La direction avait prévu que ce soit un joueur marié qui partage sa chambre avec elle. Par contre, ce dont elle n'avait pas pensé, c'est la réaction de l'épouse du joueur! On peut ici penser que ça tient d'une psychologie un peu courte.

«Si le hockey féminin se développe peu ou mal, c'est que nous avons d'abord un manque de ressources au niveau de la mise en place de structures». C'est ce que rapporte

un article de *La Gazette des Femmes*, publication du Conseil du Statut de la Femme en 1982. Cet article fait suite aux incidents qui ont marqué le hockey féminin dans les années 70 et la Fédération québécoise de hockey sur glace. Cette dernière refusait que des jeunes filles puissent faire partie d'équipes masculines, faute d'aménagements conçus pour elles. Le débat s'est réglé devant la magistrature, au détriment de la Fédération.

La ringuette doit également subir les affres du manque d'aménagements. Elle aussi doit, tant bien que mal, fonctionner avec le poids des injustices faites par le passé, s'accomoder du peu de temps de glace alloué, se satisfaire de budgets insuffisants et surtout, de vivre encore avec les préjugés sexistes qui perdurent. Selon Gaston Marcotte, qui s'est intéressé vivement à l'essor de ce sport, les parents sont moins enclins à investir sur l'équipement de leur fille que sur celui de leur joueur de hockey ! ( *Le Soleil*, 2 avril 1983). Mais à bien y penser, n'est-ce pas la même rengaine pour tous les sports où les filles veulent s'introduire finalement ?

### Les médias

Malheureusement, même aujourd'hui les exploits sportifs des femmes ne sont pas rapportés avec le même enthousiasme et la même ampleur que les hommes. Les exemples pleuvent; en voici quelques-uns.

En 1993, une Québécoise, Nancy Mireault remporte une médaille d'argent aux championnats du monde d'haltérophilie ( *La Presse*, 7 janvier 1994, p.5 ). Aucune couverture médiatique, quelle qu'elle soit. Pourtant, sa performance tient de l'exploit puisqu'elle a levé 97 kilos pour son poids de 54! Elle met la faute sur l'ignorance des gens, ceux-ci n'étant pas habitués à voir des femmes à l'intérieur de ce type de sport. Sexisme? Voici ses propos: « Les gens sont en effet surpris de nous voir (...). Ils doivent s'imaginer que toutes les haltérophiles sont énormes et laides! ».

De nos jours, bien que dans la plupart des cas, les femmes sont de mieux en mieux acceptées dans le milieu sportif, le sexisme se fait sentir de façon plus insidieuse. Surtout lorsque les disciplines sont non traditionnelles. Mais qu'en est-il des sports où les femmes sont davantage reconnues? La couverture médiatique semble demeurer la même. Guylaine Cloutier, nageuse de haut niveau, l'a découvert non sans déception. Aux épreuves de la Coupe du monde tenues en Europe, elle a remporté sept médailles sur une possibilité de neuf ( *La Presse*, 6 février 1992, p.12 ). En France, elle est devenue une athlète reconnue. Par contre, à Montréal, les médias demeurent pratiquement muets face

à ses exploits. Seulement quelques lignes placées en fin d'article, où l'accent était porté sur les bons résultats de Mark Tewksbury à ces mêmes compétitions. Il faut donc croire que nulle n'est prophète dans son pays!

L'ACAFS (l'Association Canadienne pour l'Avancement des Femmes dans le Sport), après avoir fait cette observation, a dû établir une liste de conseils à l'endroit des journalistes sportifs. Ces conseils portent entre autres sur l'utilisation du terme «femmes» ou «filles» et non pas «dames» puisqu'on fait référence aux «hommes» et aux «garçons». Également, les journalistes doivent mentionner le nom de famille des athlètes féminines et non pas se contenter de les appeler par leur prénom ( *La Presse*, 11 janvier 1994 ). Finalement, ils doivent éviter les descriptions qui sont portées sur le physique des athlètes féminines, si celles-ci n'ont rien à voir avec leurs habiletés sportives. En guise d'exemple, un journaliste du magazine *Sports Illustrated* a écrit au sujet de la patineuse Katarina Witt : « Son teint frais, ses yeux bleus, ses lèvres pulpeuses... elle est renversante... 5'5, 114 livres de missile pour la paix... ». (cité dans *La Presse*, 11 janvier 1994). Également, dans un article de *La Presse* du 27 septembre 1992, on parle de la gardienne de but Manon Rhéaume en ces termes: « Une belle Québécoise de 20 ans garde les buts pour le premier match dans la ligue Nationale du Lightning de Tampa Bay ».

L'image de la femme sert toujours fréquemment d'outil de promotion du sport, pris au sens large. L'un des meilleurs exemples est probablement l'attrait extraordinaire que suscite la publication une fois l'an du numéro « Spécial maillots » de *Sports*

*Illustrated*. Des records de vente s'enregistrent au cours de cette période de parution, puisqu'un million et demi d'exemplaires de plus sont vendus. Si le chiffre d'affaires en réjouit plus d'un, d'autres ne sont pas du même avis. C'est, entre autres, le cas de l'Organisation Américaine pour la Femme qui, en 1992, manifeste à New-York devant l'édifice occupé par l'éditeur du *Time-Life*. Ce groupe de femmes clame que: « Le voyeurisme n'est pas un sport » et que « les athlètes féminines méritent l'attention que vous accordez à ces demi-nues ». ( *La Presse*, 6 mars 1992, p. S-2 ).

Comment expliquer cet engouement fulgurant et surtout lucratif ? C'est que la clientèle de ce genre de magazine est à 90 % masculine, d'où l'attrait des numéros spéciaux nettement sexistes. *Sports Illustrated* n'est pas le seul à avoir compris qu'argent rime avec printemps, saison où les jeunes modèles se dénudent pour présenter les nouveaux maillots; *Inside Sports* publie également son numéro «maillots-sexe», qui fait tripler son tirage ( *La Presse*, 14 février 1991). Le problème avec ce type de publication est le maintien des comportements dits sexistes; et ils démontrent également, que le sport demeure encore aujourd'hui, une affaire d'hommes.

Dans la même veine, les images que véhiculent les médias télévisés entretiennent les préjugés et les stéréotypes. Prenons par exemple lors des intermèdes sportifs où la caméra se tourne machinalement vers les jolies spectatrices. Est-ce que la beauté du spectacle réside davantage dans les gradins ? Il a été démontré dans l'étude de Geadelmann, Grant et Slatton (1977), que les hommes obtiennent une plus grande part

d'attention médiatique. On les voit en pleine action et on décrit largement leurs exploits. Pour leur part, les femmes sont davantage couvertes comme spectatrices ( *La Presse*, 16 novembre 1990 ).

### Les performances féminines

Il a été démontré que la pratique sportive par les femmes ne constituait pas de danger pour leur santé, si l'on tient compte de certaines précautions. De plus, des chercheurs, dont le docteur Liz Ferris de Grande-Bretagne, ont établi que «les femmes réagissent et s'adaptent aux exercices physiques de la même manière que les hommes» (*Le Journal de Québec*, 7 décembre 1978, p. 81). Elle ajoute au sujet des performances féminines que «les records féminins progressent beaucoup plus rapidement que les records masculins».

Même s'il existe que très peu d'études comparatives, des statistiques provenant des meilleures performances de tous les Jeux olympiques peuvent nous indiquer que le rythme de progression de la femme est nettement plus rapide que l'homme ( DeFrantz, 1990).

« Dans le sport et les loisirs, les performances des femmes continuent d'être mesurées par rapport à des critères masculins d'une façon propre à renforcer les différences entre les sexes et l'infériorité athlétique des femmes »

( Lenskyj, 1994, p.25 ).

Si on tient compte du fait que les femmes ont fait leur entrée sur la scène sportive beaucoup plus tard que les hommes, leurs performances se sont améliorées sur une plus courte période. Elles ont atteint les mêmes buts en moins de temps. Par exemple, aux 800 mètres en natation, le record établi par le Français Jean Taris en 1930 était de deux minutes plus rapide que le record féminin réalisé par Yvonne Goddard, dans la même discipline. En 1989, cet écart n'était plus que de 27 secondes. Cette nouvelle marque, réalisée par Janet Even, retranche deux minutes au record de Taris, en 1930 ( DeFrantz, 1990 ). D'autres exemples viennent appuyer ce constat:

« Si Jesse Owens, champion aux Jeux olympiques de 1936, avait pris part à la finale du 100 mètres féminin à Séoul en 1988, il aurait été battu par Florence Griffith. Si l'équipe féminine de natation de l'Allemagne de l'Est (1988) avait participé(e) (sic) aux Jeux olympiques de 1960, elle aurait remporté toutes les épreuves sur les hommes »

( Guay, 1992 )

Bien entendu, il y a des sports où les comparaisons de performances ne peuvent s'établir. On pense notamment au lancer du disque, du poids et du javelot. Le disque utilisé par les femmes pèse 1 kg contre 2 pour les hommes. Le boulet féminin affiche un



poids de 4 kg pour un peu plus de 7 chez les hommes et finalement, le javelot qui s'évalue à 600 gr contre 800 ( *La Presse*, 6 décembre 1967, p.55).

### Le clivage sexuel, pourquoi ?

Il faut dire qu'à sexes différents, corps différents et besoins différents. C'est ce que l'on a cru depuis le début du présent siècle et ce que l'on continue à croire en partie, selon le contexte aujourd'hui. C'est pourquoi on a cru qu'il fallait séparer les sexes afin de mieux répondre aux besoins de chacun. La pratique du clivage sexuel ne remonte donc pas d'hier. Cependant, les raisons de le faire n'ont pas toujours été les mêmes et certaines de ces pratiques sont maintenant révolues. Voyons tout d'abord les premières applications du clivage sexuel et les raisons qui l'ont motivé.

C'est premièrement à cause de l'idéologie religieuse dominante et directrice de la première moitié du XX ième siècle, qui encadre les comportements des deux sexes qui se côtoient, que ce soit à la maison, à l'école ou à l'intérieur de rapports sociaux, que le clivage sexuel est souhaité. L'un des objectifs étant de protéger le mieux possible la vertu des jeunes filles, en limitant la proximité physique. C'est pourquoi les écoles ne favorisent pas la mixité, puisqu'on doit prôner une pédagogie adaptée à chacun des sexes. Dans certains cas, la cohabitation est si problématique qu'il faut parfois recourir à des chaperons, envoyés discrètement en mission, afin d'avoir un oeil vigilant sur ce qui ce passe, pour que tout demeure dans les limites de la convenance.

Avec l'évolution des mœurs d'une société comme la nôtre, à l'aube de l'an 2000, le clivage sexuel à l'intérieur du domaine sportif a-t-il une raison d'être et pose-t-il un problème aujourd'hui? Selon Guay (1993, p.67), « si la ségrégation sexuelle est appliquée, c'est pour des raisons d'équité sportive ou encore que la compétition doit se faire seulement entre femmes ».

Les capacités physiques proprement dites des femmes ne sont pas les mêmes que celles des hommes et leurs performances comparatives sont généralement inégales. C'est là une des raisons pour laquelle on ne les fait pas compétitionner les uns contre les autres. Selon Geadelmann et al. (1977), si pour des raisons d'équité, il faut séparer les hommes des femmes, c'est à cause des différences significatives qui surviennent après la puberté, particulièrement au niveau de la grandeur, du poids et de la force musculaire. Par exemple, le meilleur temps d'un nageur sur 100 mètres est moindre que celui de son penchant féminin. De même, la force musculaire d'une femme demeurera inférieure à celle d'un homme, ce qui est une évidence physiologique, même si les deux sont bien entraînés. Cependant, selon certaines études ( dont celle de Claude Bouchard citée dans *Le Soleil* du 2 mars 1974 ) portant sur les performances comparatives des hommes et des femmes athlètes, un tiers des athlètes féminines se situe au-dessus de la moyenne masculine. Bref, les forces ne se situent pas aux mêmes endroits.

Si on s'accorde à dire que la capacité physique des femmes est inférieure à celle des hommes, y a-t-il une facette du sport où elle pourrait avoir une longueur d'avance, un

avantage marqué sur ces messieurs? En 1992, des rumeurs de plus en plus persistantes voulaient qu'il y ait un « combat des sexes » entre Monica Seles et Jimmy Connors, deux têtes d'affiche du monde du tennis ( *La Presse*, 6 février 1992 ).

À première vue, on serait porté à croire que Connors l'emporterait facilement grâce à des coups plus puissants. Mais Seles ne pourrait-elle pas l'emporter par la stratégie si sa puissance est moindre que celle de Connors? Les hommes ont peut-être la force mais les femmes ont de la finesse ! Jocelyne Bourassa, professionnelle de golf affirme dans un article du *Montréal-Matin* du 9 décembre 1973, que dans certaines situations de jeu, les femmes sont plus habiles: « Je crois aussi que la femme est supérieure à l'homme sur les coups roulés de courte distance, parce que ses coups d'approche sont plus précis que ceux de l'homme qui atteint généralement le vert en un ou deux coups ». Elle mentionne que les femmes gèrent mieux les coups de précision, qu'elles réagissent mieux au stress et élabore également sur plusieurs autres exemples, sans perdre de vue les points où les hommes sont supérieurs.

La ségrégation sexuelle dans les sports est-elle nécessaire ou est-elle source d'un autre problème ? Est-ce que le fait de maintenir des disciplines traditionnellement masculines ou féminines ne va pas à l'encontre du désir d'égalité dans les sports? N'entretient-elle pas les stéréotypes de la femme faible et fragile versus la force et la virilité de l'homme? Il semble bien que oui puisque selon l'ACAFS, le sexisme existe surtout dans le monde sportif, dans tous les niveaux ( compétitifs et administratifs ).

Selon le Conseil du statut de la femme: « La formation d'équipes sportives mixtes chez les jeunes développerait par ailleurs un esprit sportif indépendant des différences de sexe » ( Numéro spécial du *Bulletin*, vol. 5, no. 5, oct. 1978 ). En 1986, afin de permettre aux filles et aux garçons de pouvoir faire du sport ensemble, le ministre d'État à la condition physique et au sport amateur, Otto Jelinek a demandé aux provinces de modifier les lois qui interdisent la mixité.

## CONCLUSION

Si aujourd'hui les sportives font l'objet d'une plus grande attention, on ne peut que s'en réjouir. Longtemps elles sont demeurées dans l'ombre et leurs exploits sont restés silencieux. Cet « oubli » de l'histoire sportive nous démontre à quel point les femmes ont détenu des rôles de second plan dans plusieurs domaines.

À titre de rappel, la recherche socio-historique, comme toute autre recherche, nécessite une méthodologie. Comme il ne s'agissait pas ici de données quantitatives, il fallait néanmoins une méthode d'analyse qui puisse apporter de la rigueur et cibler l'objet d'étude. L'analyse conceptuelle apporte une classification des concepts fondamentaux qui doivent être développés, par l'investigation de leurs dimensions et de leurs indicateurs, à l'intérieur des différentes sources documentaires. Cette méthode permet de définir clairement l'étendue de la recherche en rendant directement observables les concepts étudiés. C'est pourquoi les concepts de sport, de culture, de société, de sexisme et de discrimination ont été explicitement définis.

La première grande observation tirée de la recherche démontre que l'évolution des femmes dans le sport s'est effectuée en conjonction avec l'idéologie du clergé, des institutions sociales et politiques de l'époque. Cette idéologie a façonné la culture d'un peuple puisqu'elle s'est répercutée sur l'ensemble des valeurs, des opinions, des façons de faire et d'agir de la collectivité. Privée d'autonomie sur le plan juridique, elle doit s'en

remettre aux hommes de son entourage, soit son père ou son époux. Elle n'existe que dans l'ombre d'un homme à qui elle doit soumission, parce que c'est tout simplement la volonté de l'idéologie traditionnelle. C'est à l'intérieur de sa mission domestique qu'elle doit davantage se faire valoir. Être une bonne épouse, bonne ménagère et bonne mère de famille, c'est ce qu'on attend vraiment d'elle et c'est de cette manière qu'elle doit prouver sa valeur sociale.

La société l'a élevée de cette façon. On ne désire pas l'instruire. C'est inutile de la rendre savante, on gâcherait sa naïveté et son innocence naturelle. On préfère la mettre au couvent où, dans un réseau spirituel, elle pourra apprendre en plus des cours de connaissances générales de base, les rudiments de sa vie de femme. Pour ajouter à la nécessité d'une instruction spécifique pour jeunes filles, on crée des instituts familiaux parrainés par l'institution religieuse.

Lorsque les opportunités de travail rémunéré se présentent à elle, entre autres à cause de l'effort de guerre, elle entrevoit secrètement une indépendance potentielle. Tant que son travail demeure à combler temporairement le manque d'hommes dans les usines, la société s'en accommode fort bien. Toutefois, lorsqu'il est temps de retourner à son rôle domestique premier, la femme ne le désire plus. Elle a goûté à l'indépendance et à l'autonomie. C'est à ce moment que l'équilibre social jusque là préservé, prend tout à coup une autre tangente qui n'était pas prévue. Toutes les grandes institutions s'allient pour dénoncer sévèrement et empêcher à tout prix ce revirement de situation.

Lorsqu'on explore le début du siècle, jusqu'au commencement des années de la Révolution tranquille au Québec, il ressort clairement que le statut de la femme était sous le joug des valeurs imposées par les grandes fondations tant religieuses, politiques que sociales. L'étude de la condition féminine au travers du présent siècle, nous a permis aussi de conclure que dans plusieurs secteurs d'activités, la femme démontrait un grave retard sur les hommes. En effet, elle ne possédait aucune autonomie, pas même juridique. Elle n'existait que pour assurer la perpétuité de la race humaine et assumer son rôle maternel et éducatif. Ce rôle fut tellement flagorné, que ceci laisse croire à une tactique pour lui faire oublier toute idée de s'immiscer dans les domaines extérieurs.

Les grands bouleversements qu'a connu le vingtième siècle, tels que les guerres, l'industrialisation, l'exode rural et la baisse du pouvoir religieux, ont eu un impact majeur sur l'émancipation féminine. Désireuses d'élargir leurs horizons, les femmes ont vu dans la pratique sportive, tout comme d'autres activités, un échappatoire au carcan social beaucoup trop réfrénant.

Ce n'est qu'à titre de spectatrice, escortée par un membre de la gent masculine afin de préserver soit disant les bonnes mœurs, ou comme élément de notabilité pour rehausser le statut d'une compétition, que la Québécoise pouvait alors accéder au monde sportif. Toutefois, c'est dans ces mêmes gradins qu'elle découvre les performances de femmes novatrices telles que les Américaines et les Ontariennes qui se permettaient de jouer au baseball et au hockey. C'était l'époque des prémices du sport au féminin.

Pourtant, lorsqu'on consulte la genèse de la pratique sportive féminine, on constate dans les annales antiques que la femme figure à titre de concurrente dans bon nombre de sports. Le changement des valeurs sociales, au travers du temps, a mené au retrait complet de la femme du monde sportif.

Le XIX<sup>ième</sup> siècle, avec l'avènement de la bicyclette, amène les bourgeoises à oser enfourcher ces nouveaux engins, en dépit du scandale que cette pratique provoque. Cependant, le fait que ces dames de la haute société montent, malgré tout, à bicyclette a, en quelque sorte, légitimé cette pratique.

On peut démontrer que les pionnières du sport féminin ont dû affronter d'innombrables obstacles d'ordre moraux, physiologiques et esthétiques. On remarque en début de siècle, un puissant ascendant de la religion sur les idéologies, les mœurs, les coutumes, voire même jusqu'à la définition des êtres. En effet, la femme n'étant pas considérée comme un être égal à l'homme, mais au service de ce dernier, il devenait inconcevable qu'elle puisse s'adonner aux mêmes activités. Le sport étant la pratique de l'homme, on considérait qu'elle s'y aventurait que pour attirer l'attention, tout en qualifiant le spectacle de dégradant. Tout cela, conjugué au fait que l'Église, dans son enseignement, désavouait le « voisinage des sexes » et la visibilité de la femme, sous prétexte de tentation pour l'homme donc, d'occasion de pécher.



Pour appuyer cette désapprobation, les objections physiologiques sont venues renforcer celles de l'Église. Étant donné que la mission première de la femme est d'enfanter, les scientifiques affirment qu'il est malsain et même dangereux qu'elle prenne part à des activités physiques rigoureuses, ce qui pourrait mettre en péril son système reproductif. Ils affirment, par surcroît, que sa faible constitution ne pourrait supporter de tels efforts. Aujourd'hui, grâce à l'évolution de la science médicale, la majorité des allégations ont été réfutées.

D'autre part, esthétiquement, les femmes musclées n'obtenaient pas la faveur populaire. Alors que la mode préconisait les rondeurs, la femme qui osait s'entraîner, développait des attributs soupçonnables, allant à l'encontre des standards de l'époque.

Le costume était également un sujet préoccupant. L'idée seule qu'une jeune fille puisse porter le pantalon était inconcevable. Ce vêtement appartenait à l'homme et était considéré comme un déguisement chez la femme. De plus, un vêtement qui laissait transparaître les formes féminines était jugé très inconvenant. L'aspect vestimentaire représentait un autre obstacle qui leur limitait l'accès et retardait, par le fait même, leur participation aux exercices sportifs. Ces normes esthétiques étaient prescrites par des hommes et secondées par une société baignée de religion.

Ce sont l'ensemble de tous ces facteurs, décrits ci-dessus, qui ont déterminé la pratique sportive par les femmes. À ce stade, il convient de faire un rappel de l'hypothèse

de départ: Les déterminants de la pratique sportive féminine ne sont pas dans sa biologie, ou son état de femme, mais dans la socioculture.

En fait, si la présence des femmes a été retardée, ce n'est pas parce que leur constitution les empêchait d'accéder aux activités physiques, contrairement à ce qu'on a longtemps cru, puisque la majorité des objections, en découlant, ont été réfutées avec le temps. Mais la cause revient à des facteurs extrinsèques, tels que: l'emprise de la religion, les valeurs véhiculées selon les différentes époques, la mode, qui ont toutes été des expressions de la socioculture d'un peuple à un moment de l'histoire. L'hypothèse a donc été corroborée.

Toutefois, l'idéologie du « sexe faible-sexe fort » ancrée par l'église et les autres grandes institutions laisse des traces à travers le temps. Entre autres la domination du sport par les hommes est encore bien présente malgré tout. Non seulement, ils le dominant en nombre, ils définissent également quel sport peut être autorisé à la pratique féminine. De plus, tout ce qui se rapporte aux règles et aux normes à l'intérieur des sports a été établi à l'origine par et pour des hommes. Dans plusieurs cas, cette juridiction est toujours valide. C'est donc dire qu'après avoir eu la possibilité de la pratique, les femmes doivent malgré tout se soumettre à la réglementation masculine.

Faits importants à ajouter, la faible représentation des femmes au sein des grandes organisations sportives, leur faible pouvoir décisionnel, la carence de présence féminine

dans les rôles d'entraîneurs dans certains sports et la déficience de la couverture médiatique des événements sportifs féminins reflète une partie infime de l'état actuel du sport féminin.

Comme toute recherche, celle-ci a dû faire face à des limitations. Les données portant sur les femmes dans le sport québécois sont pratiquement inexistantes. Toutes les Fédérations des sports étudiés à l'intérieur de cette recherche ont été visitées, exception faite du golf qui ne possède pas à ce jour de Fédération québécoise. Évidemment, les statistiques des Fédérations auraient été d'une grande importance. Cependant, elles n'en possèdent que très peu ou, dans certains cas, pas du tout.

Les Fédérations de basket-ball, de cyclisme et de baseball possèdent des statistiques de participation mais hommes et femmes confondus. Seul Hockey Québec avec son volet féminin, peut fournir des informations strictement féminines. N'étant fonctionnelle que depuis une seule décennie, les données sont trop récentes pour avoir un impact dans une recherche historique. Cependant, une annexe portant sur le taux de participation féminine couvrant les années 1990 à 1999 a été ajoutée (ANNEXE A).

La recherche ne démontre pas, non plus, de données comparatives de participation entre hommes et femmes, puisque le but de l'étude était clair dès le départ: couvrir l'évolution des femmes dans le sport au Québec, en démontrant les facteurs déterminants de cette pratique.

Les limites de cette recherche peuvent par contre devenir d'éventuelles avenues à explorer. Il serait intéressant de connaître le cheminement de la femme à travers des secteurs tels que l'arbitrage, les postes d'entraîneurs et de direction, l'état du programme scolaire en éducation physique pour les jeunes filles, l'évolution de la participation des athlètes québécoises aux Jeux olympiques, en guise d'exemples.

Cette recherche démontre bien le chemin qu'il reste à parcourir. Le sport est malheureusement un domaine qui témoigne de la persistance d'une pensée traditionnelle révolue par rapport aux femmes. Contrairement au milieu du travail qui s'ouvre de plus en plus aux femmes et des professions non traditionnelles maintenant occupées par elles, certaines disciplines tardent à emboîter le pas. N'est-il pas grand temps que le sport se rende à l'évidence qu'il accuse un retard marqué dans bien des sphères lorsqu'il est question des femmes? Aujourd'hui, elles sont en droit d'avoir accès aux mêmes opportunités que les hommes, que ce soit au niveau de l'accessibilité aux sports, à la création de nouvelles structures adaptées et à l'élargissement des programmes scolaires en matière d'éducation physique pour les jeunes filles.

Il est également à souhaiter que les femmes prennent conscience de leur valeur et de leurs aptitudes et ainsi mettent de côté la fausse perception de la femme fragile d'une société qui ne les encourageait pas à développer leur potentiel, à l'intérieur de domaines dits masculins, tel que le sport.

Faire état de l'archaïsme continu des femmes face à la reconnaissance d'un droit légitime, nous amène inévitablement à nous questionner sur notre propre perspective féministe. Bien que le but de cette recherche n'était pas de basculer radicalement vers cette tendance, certains faits démontrent clairement des injustices flagrantes faites envers les femmes et, qui plus est, sont basées sur des justifications non fondées, sexistes et inéquitables.

À l'aube du troisième millénaire, tout cela peut nous faire sourire, mais la lutte demeure loin d'être gagnée. Il est à espérer que les Québécoises feront l'objet de plusieurs autres recherches, car leur parcours témoigne d'une transformation remarquable de toute une société. Notre province déborde de sportives exemplaires qui, à force d'efforts soutenus et, disons-le, d'entêtement face aux dénigreur de leur potentiel, sont devenues de véritables modèles pour des milliers de jeunes filles aspirant à une carrière sportive.

## RÉFÉRENCES

### Sources imprimées

Les articles des journaux suivants:

--*L'Action Catholique*:

« Les golfeuses », 3 juin 1930

« Au ballon panier », 30 janvier 1957

« Orange Crush gagne au ballon panier », 7 février 1957

--*La Gazette des Femmes*:

« Le hockey féminin au banc des punitions » 1982, (vol.3, no.5). Conseil du statut de la  
femme

--*La Patrie*:

« Madame s'entraîne », 14 juillet 1893

« Une jeune fille ne peut être belle si elle est pâle », 2 février 1901

« La femme et le sport », semaine du 2 au 8 février 1975

--*La Presse*:

« Sports et amusements », 7 août 1889

« Partie de hockey entre clubs féminins », 11 février 1904

« Le courrier de Colette », 18 juillet 1935

« Pas de comparaison entre les performances athlétiques d'un homme et celles d'une  
femme », 6 décembre 1967

« Les femmes supportent bien l'effort physique, en prenant des précautions », 19 octobre  
1972

« Qu'auriez-vous répondu ? Le hockey féminin est-ce sérieux ? 20 décembre 1974

« Le hockey féminin au Québec a pris du retard », 1er mai 1990

« La télé sportive est sexiste », 16 novembre 1990

« Les numéros maillots-sexe : le tirage va tripler! », 14 février 1991

« Seles et Connors, le combat des sexes », 6 février 1992

« Guylaine Cloutier a choisi la natation. Ai-je mal fait? demande-t-elle », 6 février 1992

« Sports! Piastres! Printemps! », 6 mars 1992

« D'abord une jeune femme, un bon gardien de but ensuite », 27 septembre 1992

« Les femmes dans les clubs de golf privés. On remarque une certaine amélioration », 28  
juillet 1993

« Ici, il faut être premier pour que les gens s'aperçoivent qu'on existe », 7 janvier 1994

« Le sexisme existe surtout dans le sport », 9 janvier 1994

« Une histoire des femmes dans le sport », 11 janvier 1994

« Il ne faut jamais écrire dames », 11 janvier 1994

--*Le Canada*:

« La gymnastique pour les jeunes filles », 25 septembre 1918

--*Le Courrier de Saint-Hyacinthe*:

« Bicyclistess », 30 mai 1899

--*Le Devoir*:

« Conseils de Bonne Maman. Maintient et démarche », 23 juillet 1910

« Les golfeuses », 10 septembre 1910

« Où sont les mères? », 16 mai 1911

« Règles de basket-ball pour les femmes », 3 décembre 1911

« Ballon panier à la Palestre », 25 avril 1933

« Autre victoire des Canadiennes », 29 juillet 1939

« Militaires contre jeunes filles », 3 octobre 1941

« Ligue féminine de balle-molle », 5 mai 1943

« Ballon panier à la Palestre », 3 mars 1944

« Femme arbitre », 2 novembre 1962

« Enfin, une femme arbitre », 15 avril 1972

« Le hockey est aussi un sport féminin », 3 novembre 1977

« Colloque sur le corps de la femme et l'Église », 29 août 1978

« Les filles pourront jouer au hockey avec les garçons », 16 novembre 1978

--*Le Journal de Québec*:

« Une ligue de balle-molle féminine vient de voir le jour », 30 mai 1970

« Fast-ball, balle-lente, balle-molle féminine...La participation féminine », 20 juin 1970

« La femme peut faire ce que l'homme fait », 7 décembre 1978

--*Le Soleil*:

« The Bicycle Gymkhana », 5 avril 1897

« Exercices corporels chez les jeunes filles », 30 novembre 1899

« Une belle joute de hockey entre deux clubs de demoiselles », 24 janvier 1900

« Et si la femme le voulait, hein? », 2 mars 1974

« La cour permet aux filles de jouer avec les garçons », 16 novembre 1978

« La ringuette, un sport pour femmes... qui dérange », 2 avril 1983



« Elles lancent et comptent ! Des hockeyeuses brisent la glace », 1er février 1984

« Le sexisme dans le sport, Jelinek n'en veut plus », 11 octobre 1986

--*Montréal-Matin*:

« Championnat provincial féminin de basket-ball », 12 mars 1970

« Je dis non aux hommes », 9 décembre 1973

« Circulaire au Clergé », 31 décembre 1938 ( vol. XV, no,52 ).

Guay, D. (1992). *Histoire et philosophie du sport*. Notes de cours, Université du Québec à Trois-Rivières.

« Jelinek annonce une nouvelle politique sur les femmes dans le sport », 1986. Ottawa:

Communiqué du Gouvernement du Canada, Condition du sport amateur.

### **Etudes sur le sujet**

Boulongne, P.Y. (1990). « Pierre de Coubertin: un regard neuf sur son humanisme, ses croyances et son attitude à l'égard du sport féminin ». Dans Landry, F., Landry, M., Yerlès, M. (Éd.), *Sport... Le troisième millénaire. Compte rendu du Symposium international* (p. 367-382). Sainte-Foy, Canada: les Presses de l'Université Laval.

Boutilier, M., San Giovanni, L. (1983). *The Sporting Woman*. Illinois: Human Kinetics.

Broeckart, L., Baeyens, L. (1990). *La femme et le sport en questions*. Belgique: Leuven.

Cagical, J.M. (1981). « Sport et identité féminine ». Dans Errais, B. (dir.), *La femme d'aujourd'hui et le sport*. ( p. 101). Paris: Amphora.

- DeFrantz, A. (1990). « Progress made, Pitfalls and Conditions for Further Advancement of Women in the Olympic Movement ». Dans Landry, F., Landry, M., Yerlès, M. (Éd.), *Sport... Le troisième millénaire. Compte rendu du Symposium international* (p. 413-417). Sainte-Foy, Canada: les Presses de l'Université Laval.
- Ferris, E. (1981). « Athlètes féminines et médecine ». Dans Errais, B. (dir.), *La femme d'aujourd'hui et le sport*. (p.125-141). Paris: Amphora.
- Geadelman, P.L., Grant, C., Slatton, Y. (1977). *Equality in Sport for Women*. Washington: Burke P.N. AAHPER.
- Guay, D. (1990). « Le hockey féminin ». *L'histoire du hockey au Québec. Origine et Développement d'un phénomène culturel*. (p. 150-159). Chicoutimi: JCL.
- Héraud, J.M. (1972). *Les sports au féminin. Où? Quand? Comment?*. Paris: Denoël Gonthier.
- Kalchman, L. (Édition 1983-1984). « Le hockey féminin: une réalité ». *Hockey aujourd'hui*. (p.91-92).
- Keyes, E. Mary (1990). « Feminist Lobbying and Decision-Making Power in Fitness and Amateur Sport National Policies, Programs and Services: the case of Canada ». Dans Landry,F., Landry, M., Yerlès, M. (Éd.), *Sport... Le troisième millénaire. Compte rendu du Symposium international* (p. 419-439). Sainte-Foy, Canada: les Presses de l'Université Laval.
- Lenskyj, H. (c. 1991). *La femme, le sport et l'activité physique. Recherche et bibliographie*. Ottawa: Condition physique et sport amateur.

- Lenskyj, H. (1994). *Les femmes, le sport et l'activité physique: thèmes de recherche choisis*. Gloucester: Centre de documentation pour le sport pour le compte de Sports Canada.
- Louveau, C. (1981). « L'accession des femmes aux pratiques sportives ». Dans Erraïs, B. (dir.), *La femme d'aujourd'hui et le sport*. (p. 39-51). Paris: Amphora.
- Oglesby, C.A. (1982). *Le sport et la femme, du mythe à la réalité*. Paris: Vigot.
- Simri, U. (1979). *Women at the Olympic Games*. Netanya, Israël: The Wingate Institute for Physical Education and Sport.
- Théberge, N. (1990). « Women and the Olympic Games: A Consideration of Gender, Sport and Social Change ». Dans Landry, F., Landry, M., Yerlès, M. (Éd.), *Sport... Le troisième millénaire. Compte rendu du Symposium international* (p. 385-395). Sainte-Foy, Canada: les Presses de l'Université Laval.
- Vertinsky, P. (1994). « Gender Relation, Women's History and Sport History: A Decade of Changing Enquiry, 1983-1993 ». *Journal of Sport History*, 21(1), p. 1-24.
- Villeneuve, Mgr J.-M.-R. (1934). *Culture physique au regard de l'Église*. Conférence sous les auspices de la Ligue de Sécurité du Québec. Tract no. 5. Québec: Action Catholique.

## Études générales

- Auger, G., Lamothe, R. (1981). *De la poêle à frire à la ligne de feu*. Montréal: Boréal Express.
- Augustin, J. P., Sorbets, C. (1996). « Problèmes de l'intégration du sport dans la société canadienne au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans Augustin, J. P., Sorbets, C. *La culture du sport au Québec*. (p. 21-38). Talence: Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine.
- Barry, F. (1977). *Le travail de la femme au Québec. L'évolution de 1940-1970*. Montréal: les Presses de l'Université du Québec.
- Brunet, L.A. (1881). *La famille et ses traditions*. Montréal: Eusèbe Sénécal.
- Camirand, Mgr. A. (1941). *La lutte pour la modestie*. Imprimerie d'Arthabaska.
- Clément, J.P., Defrance, J., Pociello, C. (1994). *Sport et pouvoirs au XX<sup>e</sup> siècle. Enjeux culturels, sociaux et politiques des éducations physiques, des sports et des loisirs dans les sociétés industrielles. (Années 20-années 90)*. Grenoble: les Presses universitaires de Grenoble.
- Clément, M. (1953). *S. S. Pie XII: la femme dans la société*. (2<sup>e</sup> édition). Trois-Rivières: Éditions du Bien Public.
- Conseil du Statut de la Femme (1978). *Numéro spécial du Bulletin. Québécoises! Égalité et indépendance*. (vol. 5, no 5). Gouvernement du Québec.
- Defrance, J. (1995). *Sociologie du sport*. Paris: Éditions de la Découverte.
- Désilets, A. (1926). *Pour la terre et le foyer*. Québec: s. éd.
- Doucet, H. (1990). « La performance sportive en contexte contemporain: jalons pour une analyse éthique ». Dans Landry, F., Landry, M., Yerlès, M. (Éd.), *Sport... Le*

*troisième millénaire. Compte rendu du Symposium international* (p. 445-453).

Sainte-Foy, Canada: les Presses de l'Université Laval.

Dumais, M. (1992). *Les droits des femmes*. Montréal: Éditions Paulines.

Dumont, M., Jean, M., Lavigne, M., Stoddart, J. (1982). *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal: Quinze.

Dupanloup, Mgr (1923). *La femme studieuse*. 11<sup>e</sup> édition. Paris: P. Tequi.

Fahmy-Eid, N., Dumont, M. (1983). *Maîtresses de maison, maîtresses d'école. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*. Montréal: Boréal Express.

Gagnon, M.J. (1974). *Les femmes vues par le Québec des hommes. Trente ans d'histoire des idéologies, 1940-1970*. Montréal: Éditions du jour.

Gérin-Lajoie, M. (1909). « La condition légale de la femme mariée ». Dans *Deuxième congrès de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste*, p. 144-148. Montréal: Paradis, Vincent & Cie.

Grupe, O. (1990). « The Sport Culture and the Sportization of Culture: Identity, Legitimacy, Sense, and Nonsense of Modern Sport as a Cultural Phenomenon ». Dans Landry, F., Landry, M., Yerlès, M. (Éd.), *Sport... Le troisième millénaire. Compte rendu du Symposium international* (p. 135-145). Sainte-Foy, Canada: les Presses de l'Université Laval.

Grawitz, M. (1990). *Méthodes des sciences sociales*. 8<sup>e</sup> édition. Paris: Dalloz.

Guay, D. (1993). *La culture sportive*. Paris: les Presses universitaires de France.

Guay, D. (1997). *La conquête du sport. Le sport dans la société québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle*. Montréal: Lanctôt Éditeur.

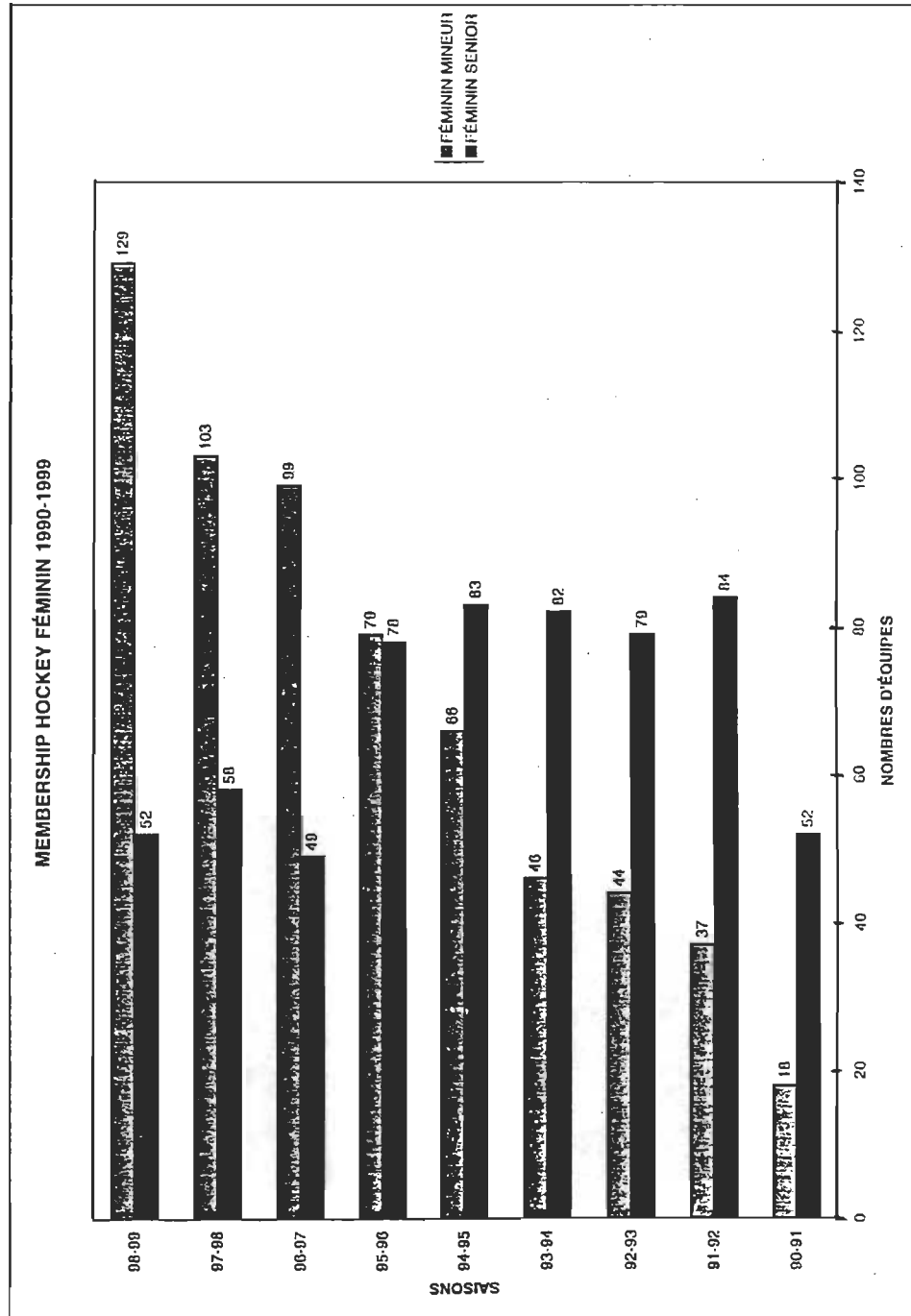
- Huberman, M., Miles, M.B. (1991). *Analyse des données quantitatives. Recueil de nouvelles méthodes*. Belgique: De Boeck. p. 48-55.
- Jamet, M. (1991). *Le sport dans la société. Entre raison(s) et passion(s)*. Paris Éditions l'Harmattan.
- Jeu, B. (1990). « La double fonction poétique et politique du sport: rapport de ce dernier à la société universelle », Dans Landry, F., Landry, M., Yerlès, M. (Éd.), *Sport... Le troisième millénaire. Compte rendu du Symposium international* (p. 21-29). Sainte-Foy, Canada: les Presses de l'Université Laval.
- Labarge, M.W., Johnson, M.D., MacLellan, M.E. (1971). *Tradition culturelle et histoire politique de la femme au Canada*. Ottawa: Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada.
- Lacasse, J. (1991). *Introduction à la méthodologie employée en sciences humaines*. Québec: Études Vivantes.
- L'Action sociale, septembre 1908-septembre 1909. *Bulletin du Parler français au Canada*. Québec, vol. VII, p. 71.
- Langlois, J.A. (1880). *Guide de la jeune fille*. (6e édition). Québec: s. éd.
- Lavigne, P., Pinard, Y. (1983). *Travailleuses et féministes: les femmes dans la société québécoise*. Montréal: Boréal Express.
- Lazarsfeld, P.F. (1970). *Philosophie des sciences sociales*. Paris: Gallimard.
- Leblanc, E. (1948). *La femme au foyer*. Cahiers du Service extérieur d'éducation sociale. Québec: L'Université Laval.
- Leloir, L. (1947). *La valeur humaine de la jeune fille*. Montréal: Fides.

- Lemieux, D., Mercier, L. (1989). *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940. Âges de vie, maternité et quotidien*. Québec: Institut québécois de recherche sur la culture.
- Loy, W.J. (1990). « The 21<sup>th</sup> Century: a new Age of Sport? An Analysis of Mutations in Motives, Attitudes and Values Associated with Sport. Dans Landry, F., Landry, M., Yerlès, M. (Éd.), *Sport... Le troisième millénaire. Compte rendu du Symposium international* (p. 157-165). Sainte-Foy, Canada: les Presses de l'Université Laval.
- Paradis, J.M. (1989). *Cent ans de baseball à Trois-Rivières*. Trois-Rivières: Championnat mondial de baseball junior.
- Tremblay, M.A. (1968). *Initiation à la recherche dans les sciences sociales*. Montréal: McGraw-Hill.
- Vallerand, J.R. (dir.), (1994). *Les fondements de la psychologie sociale*. Boucherville: Gaëtan Morin.
- Weis, K.(1990). « Religion and Sport: the Social Connection ». Dans Landry, F., Landry, M., Yerlès, M. (Éd.), *Sport... Le troisième millénaire. Compte rendu du Symposium international* (p. 207-220). Sante-Foy, Canada: les Presses de l'Université Laval.

ANNEXE A

Taux de participation dans le hockey féminin 190-1999

HOCKEY QUÉBEC



Source: Hockey Québec, division du hockey féminin